

# LA REVUE COMMUNISTE

MENSUELLE

Directeur : Charles RAPPOPORT

## SOMMAIRE DES N<sup>OS</sup> 18-19

<i>La lutte pour le marché mondial</i> .....	Julian Borchardt.
<i>L'Art sous le Régime des Soviets (Isidora Duncan)</i> .....	Lounatcharsky.
<i>Une lettre de Moscou</i> .....	Isidora Duncan.
<i>Autour de la bataille révolutionnaire</i> .....	Ch. Rappoport.
<i>Les résultats du Congrès de Tena</i> .....	L. Révo.
<i>Les Problèmes de la Révolution</i> .....	Promachos.
<i>La situation italienne (Lettre d'Italie)</i> .....	Ardito Rosso.
Mouvement international :	
<i>Le mouvement révolutionnaire de l'Inde</i> ....	Nguyen Ai Quoc
<i>Espagne. — La fin du nationaliste catalan</i> ..	Prados.
<i>Extrême-Orient</i> .....	Hetza.
<i>A travers les livres</i> .....	G. Sorel, A. D., L. Péro.
<i>La Vie économique en Russie soviétique</i> .	
<i>Bibliographie communiste</i> .	
<i>Nécrologie</i> .....	Ch. Rappoport.

Rédaction et Administration :

17, rue Grange-Batelière, 17

Chèque postal 908.04

PARIS (IX<sup>e</sup>)

Tél. : Bergère 46-89

La Revue Communiste autorise la traduction et la reproduction de ses articles.

# LA REVUE COMMUNISTE

Mensuelle

Directeur : Charles RAPPOPORT

17, Rue de la Grange-Batelière — Paris (IX<sup>e</sup>)

## TARIF DES ABONNEMENTS :

	<i>Un an</i>	<i>Six mois</i>	<i>Trois mois</i>
France :	25 fr.	13 fr.	7 fr.
Etranger :	30	18	10

## La Vie Ouvrière

Administration et Rédaction :

96, Quai Jemmapes. — PARIS (X<sup>e</sup>)

Téléphone : NORD 87-59.

### ABONNEMENTS :

	FRANCE			EXTÉRIEUR	
Six mois....	5 francs	—	Un an....	10 francs	
Six mois....	6 francs	—	Un an....	12 francs	

### AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nous prions nos lecteurs de nous excuser du retard survenu, à la suite de circonstances imprévues, dans la publication de ce double numéro. L'administration prie instamment les abonnés d'envoyer, le plus tôt possible, le montant de leur abonnement, au nom du Directeur de la Revue, au chèque postal 308,04. Paris.

2<sup>e</sup> année

N<sup>os</sup> 18-19 Août-Septembre 1921

# La Revue Communiste

## La lutte pour le marché mondial

Depuis longtemps déjà, on est persuadé, dans tous les milieux, que la guerre mondiale a été une guerre économique. Les railleries consacrées sur les socialistes, qui font tout dériver des « rapports économiques », se sont tuées bien vite en face de la réalité formidable, qui ne permettait pas d'expliquer le déchaînement de la guerre mondiale autrement que par des raisons économiques. Cependant, on ne s'est pas préoccupé d'approfondir les idées courantes. A la place de cet épouvantail, qui ramenait la guerre à la méchancelé et à l'insuffisance de quelques personnes, on s'est fabriqué un autre épouvantail et on croit maintenant à la « guerre, résultat de la concurrence ». Si Muller et Schulze tiennent le même commerce, dans le voisinage, chacun observe attentivement la clientèle de l'autre, l'animosité et l'exaspération s'amassent par suite de chaque client que l'un enlève à l'autre et enfin, à l'occasion, les deux concurrents en viennent aux mains, et chacun en rejette la faute sur l'autre. C'est d'après cet exemple typique que le bourgeois

évalue la marche de l'histoire mondiale, s'il la relie en général à la vie économique. On nous a exposé les choses ainsi, à nous Allemands pendant la guerre : les Anglais enviaient à l'Allemagne sa situation économique devenue rapidement florissante ; ils craignaient d'être bientôt débordés par elle et « évincés du marché mondial » ; comme ils ne pouvaient nous égaler par la concurrence pacifique, ils saisirent les armes pour nous abattre par la force brutale. On peut encore le lire aujourd'hui dans toute la presse bourgeoise. Il en était naturellement de même en Angleterre, seulement les rôles étaient intervertis.

Malheureusement, il est nécessaire d'insister encore une fois tout particulièrement sur quelque chose qui devrait se comprendre tout seul, que la conception communiste, reposant sur le matérialisme historique n'a rien à voir avec de pareils enfantillages. La première guerre mondiale était bien entendu un terme de la lutte pour le marché mondial, mais non dans le sens de deux concurrents en quête de coups, incapables de se tenir tranquilles. Au contraire, on doit l'entendre dans le sens suivant, qui a été exposé d'une manière lumineuse, par Rosa Luxembourg, dans son livre sur « *L'accumulation du Capital* », d'après les recherches qu'elle fit sur le « *Capital* » de Marx.

Le Capital — aussi bien en son entier que dans chacune de ses branches — ne peut exister sans agrandir d'une façon inouïe le domaine de sa production. Il lui faut chaque année produire plus que l'année précédente. Il ne peut placer ses marchandises, qui se multiplient chaque année dans les cercles, qui, auparavant lui ont pris ses produits, car leur puissance d'achat n'y suffirait pas. Elle était équilibrée par la production sur l'ancienne échelle. Les capitalistes ne peuvent ni augmenter leur propre consommation dans les mêmes proportions, ni payer aux ouvriers des salaires correspondants et plus élevés, car dans les deux cas, le Capital épuiserait, ce qui est nécessaire à l'élargissement de la production. Il ne reste donc plus qu'à porter dans les pays étrangers le surplus des marchandises, qui surpasse les besoins du pays —

et à l'imposer aux populations étrangères — sans tenir compte de leurs besoins. Ainsi, le Capitalisme utilise autour de lui, sur le globe terrestre, les agglomérations non-capitalistes, comme réservoirs, pour le placement de ses marchandises en excédent, et aussi pour en tirer des matières premières et les autres éléments qui sont nécessaires au Capital, pour élargir sa production.

Ces réservoirs se rétrécissent en même temps que le capitalisme se développe. Ils sont d'un côté dépouillés, de sorte que leurs réserves en hommes et en matières premières menacent de se tarir ; de l'autre, le capitalisme en s'y implantant, y fait éclore une production capitaliste. Mais plus le champ que ces pays lui offraient se rétrécit, plus il devient difficile au capitalisme des anciens pays capitalistes de respirer ; le spectre effroyable de son propre anéantissement le hante de plus en plus. C'est de là que viennent ses efforts fébriles, pour agrandir le marché colonial, ainsi que les sources coloniales auxquelles il s'alimente ; de là aussi, sa terrible susceptibilité pour tout ce qui touche au domaine colonial. Le capitalisme de tout pays, suivait d'un œil jaloux le développement colonial des capitalistes de tous les autres pays. En effet, tout ce dont les autres se saisissaient, était perdu pour lui en tant que réserve de nécessité. Par exemple, les intérêts coloniaux de l'Allemagne et de l'Angleterre ne se heurtaient pas encore, mais chacun de ces deux pays sentait instinctivement, que tout nouveau développement de l'autre lui sapait la source de sa vie capitaliste, et il arriva, qu'à la fin, ils risquèrent leurs intérêts commerciaux, 10 et 12 fois plus grands, saisirent les armes, afin de s'assurer pour l'avenir l'expansion coloniale qui n'était pas irrémédiablement en danger.

En peu de mots, c'est la théorie que Rosa Luxembourg — en s'appuyant sur les leçons de Karl Marx — a tiré des faits, longtemps avant la guerre mondiale (son livre a paru en 1913, donc il avait été écrit dans les années précédentes). On comprend combien il est important de rechercher maintenant, le développement réel de l'économie mondiale jus-

qu'en 1914, et ensuite si l'état réel des choses après la guerre mondiale correspond à cette théorie et dans quels rapports.

On nous a expliqué que la guerre mondiale avait pour cause « la jalousie » des concurrents anglais. Ce dogme qui, en Allemagne, était présenté, depuis le début de la guerre (pour certains depuis bien plus longtemps), par tous les principaux courants de l'économie nationale, repose sur le fait, que depuis plusieurs dizaines d'années, le commerce extérieur de l'Allemagne a augmenté beaucoup plus vite que celui de l'Angleterre. Considérons exactement les chiffres qui existent sur ce point. Auparavant, il est pourtant nécessaire de faire une remarque.

Le fait seul, que l'économie nationale bourgeoise attache tant d'importance à ces chiffres, est — examiné à la lumière — une grande concession à la théorie communiste de Rosa Luxembourg. En effet, les idées de l'économie bourgeoise sont celles-ci : si l'exportation d'un peuple croît constamment, cela démontre que ce peuple produit plus d'année en année. Autrement, où prendrait-il les marchandises qu'il exporte ? Les chiffres du commerce extérieur — en particulier les chiffres de l'exportation — sont donc l'échelle du développement économique d'un pays. L'augmentation de l'exportation allemande depuis 30 ou 40 années prouve que la situation économique de l'Allemagne devenait de jour en jour plus florissante (1). Il est vrai que l'exportation anglaise a augmenté aussi dans la même période, mais avec une rapidité bien moins grande que pour l'Allemagne. C'est pourquoi le bien-être de l'Allemagne s'est élevé plus vite et c'est de là que provient la « jalousie » de l'Angleterre.

Cet exposé a un défaut visible. Il n'est pas démontré que l'accroissement des exportations dénote une situation économique florissante. L'exportation peut être augmentée de bien des façons, par exemple : la paupérisation progressive peut empêcher les habitants du pays d'acheter autant qu'au-

(1) Dans un ouvrage statistique traitant de ce sujet, nous avons trouvé cet enfantillage : « Avant qu'un pays puisse penser à exporter des produits industriels, il lui faut contenter ses besoins. »

paravant, ce qui forcera le capital à transposer la production sur le terrain de l'exportation. En ce qui concerne la théorie de Marx-Luxembourg, qui a été esquissée plus haut, les chiffres de l'exportation ont leur pleine importance. Ils n'ont, il est vrai, aucune signification pour le bien-être du peuple, mais ils mesurent la hauteur du développement capitaliste du pays ; l'accumulation capitaliste devient d'autant plus considérable que l'exportation est plus forte, qu'elle croît plus vite ; donc qu'est plus grande la quantité de marchandises, qui passent les frontières, parce qu'elle dépasse la mesure de ce que les anciens preneurs peuvent acheter. Attacher une telle valeur aux chiffres de l'exportation, c'est reconnaître, même inconsciemment les leçons de Rosa Luxembourg. Considérons cependant les chiffres et comparons l'Allemagne à l'Angleterre (2).

En 1913, on notait pour valeur de :

	Exportation	Importation	Total Millions de marks
	—	—	—
Allemagne . . . . .	10.098	10.770	20.868
Angleterre . . . . .	10.714	13.446	»

Le commerce extérieur de l'Angleterre était donc indubitablement plus considérable, et ceci est d'autant plus important, que la population anglaise était beaucoup plus petite que la population allemande, en chiffres ronds, 46 millions contre 65 millions.

Les deux pays se concurrençaient à tel point, qu'ils exportaient tous les deux des produits non finis et des produits alimentaires, dans les mêmes proportions. Les différentes catégories de marchandises se présentaient comme suit en 1913, pour le commerce extérieur :

(2) Les données proviennent de sources différentes, en particulier des statistiques officielles des pays considérés. C'est pourquoi les chiffres ne concordent pas toujours rigoureusement. Cependant, les écarts sont peu sensibles.

## ALLEMAGNE

	Exportation	Importation
	Millions de marks	
Produits industriels....	8.329=82 %	3.308=31 %
Matière prem. aliment.	1.769=18 %	7.462=69 %
<b>Total .....</b>	<b>10.098</b>	<b>10.770</b>

## ANGLETERRE

	Exportation	Importation
	Millions de marks	
Produits industriels....	8.928=83 %	5.520=41 %
Matière prem. aliment.	1.786=17 %	7.926=59 %
<b>Total .....</b>	<b>10.714</b>	<b>13.446</b>

En Allemagne comme en Angleterre, 82-83 % des exportations se composaient de produits industriels, pour le restant, il n'y avait que 17-18 %. Par contre, nous le voulons bien, les importations présentent une différence qui n'est pas négligeable. Les deux pays ont importé, il est vrai, des matières premières et des produits alimentaires, donc, ce qu'il faut pour soutenir la fabrication de leurs industries ; mais cependant à côté, nous relevons des produits industriels en assez grand nombre. Et ici, l'Angleterre a reçu 10 % de plus que l'Allemagne, 41 % des importations de l'Angleterre se composent de produits industriels, celles de l'Allemagne n'en comportent que 31 %. On a fait le calcul suivant. Si on retire des exportations de produits industriels, pour les deux pays, les parties qui sont remplacées par les importations de produits industriels, on obtient :

	Allemagne	Angleterre
	Millions marks	
Exportation de produits industriels.	8.329	8.928
Importations .....	3.308	5.520
<b>Excédent de l'Exportation.....</b>	<b>5.021</b>	<b>3.408</b>

Nous voyons donc que l'Allemagne a jeté sur le marché mondial 1.600 millions de marks de plus que l'Angleterre. L'Angleterre qui, il y a quelques dizaines d'années était l'« Atelier industriel du monde », a été largement débordée par l'Allemagne. Pour ses propres besoins, l'Angleterre a dû importer, en chiffres ronds, pour 2.200 millions de marks de produits industriels de plus que l'Angleterre. L'industrie anglaise est donc bien moins en état de contenter les besoins du marché intérieur que l'industrie allemande. « On voit partout jaillir l'idée du vulgaire, comme si la grande industrie moderne poursuivait le but de « contenter d'abord les besoins du marché intérieur » et de n'exporter que le surplus éventuel.

Mais il ne suffit pas de considérer la situation pendant une seule année. Bien plus, tout dépend du *développement*, c'est-à-dire de savoir, dans quel sens, dans quelle direction, les choses ont changé avec le temps et sont sujettes à changer encore. Voici quelques chiffres là-dessus :

## Fabrication du Coton

Moyenne des années	En Allemagne	En Angleterre
1836-1840 .....	9.000	184.000 tonnes
1901-1905 .....	362.000	758.000 —
1911-1913 .....	475.000	942.000 —

En Allemagne la quantité s'est élevée de 52 fois, en Angleterre, seulement de 5 fois. Même si l'on compte la quantité fabriquée par tête d'habitant, le résultat n'en est pas moins frappant. En Allemagne, l'augmentation va de 0,3 à 7,2 kg, c'est-à-dire de  $24 \cdot 10^3$  ; en Angleterre elle va de 6,9 à 20,6 kg, c'est-à-dire de  $3 \cdot 10^3$ .

En général, nous laisserons d'abord les chiffres parler d'eux-mêmes et nous tirerons ensuite nos conclusions. Cependant, ici, une remarque nous paraît immédiatement nécessaire. En effet, on peut voir nettement par l'exemple du coton, que les chiffres peuvent très facilement nous induire en erreur. Dans les statistiques, on ne trouve très

souvent que, soit les chiffres relatifs ou absolus, soit les quantités ou les prix. Ici, pour une fois, nous avons tout ensemble et on voit aussitôt, avec quelle précaution il faut conclure. Il est vrai, que l'industrie cotonnière, qui était à peu près inconnue en Allemagne en 1836, s'est depuis — en 77 ans ! — développée 10 fois plus rapidement que celle de l'Angleterre ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'au bout de 77 ans elle n'était pas moitié aussi forte, dans la peuplée Allemagne qu'en Angleterre ; il n'en est pas moins vrai, qu'en Angleterre, il est fabriqué par tête d'habitant, 3 fois plus de coton qu'en Allemagne. Il aurait fallu au moins une génération et demi pour que l'équilibre ait lieu. Est-ce pour cela que les Anglais devaient être « jaloux » et nous chercher une querelle d'Allemand, au lieu d'attendre ce qui se passerait dans les 40-45 années qui allaient suivre ?

Mais, en vérité, le coton n'est qu'un symptôme entre beaucoup.

La production du fer brut était :

	En Allemagne	En Angleterre
	Millions de tonnes	
1861-1865 .....	0,8	4,4
1886-1890 .....	4,2	7,9
1912 .....	17,6	9

Ici, nous n'avons donc plus un débordement relatif, mais absolu de l'Angleterre par l'Allemagne, dans une période beaucoup plus courte, en 50 ans seulement. Tandis qu'au début de cette période, l'Angleterre produisait plus de la moitié, c'est-à-dire 52 % de tout le fer brut du monde, sa production était descendue à 13 1/2 % en 1912, tandis que celle de l'Allemagne montait de 9 à 24 % de la production mondiale.

L'Angleterre ne produisait en 1912 que 7 millions de tonnes d'acier. L'Allemagne en produisait 17,3 millions de tonnes.

Il était exporté chaque année en produits de l'industrie

du fer (déduction faite de l'importation) :

Moyenne des années	Par l'Allemagne	Par l'Angleterre
	Millions de marks	
1884-1889	207	520
1909-1913	926	796

Malheureusement, ici, les quantités ne sont pas données. Cependant avant la guerre les variations de prix n'étaient pas si formidables qu'aujourd'hui. Ces chiffres prouvent donc, que sur ce terrain important, l'Angleterre a été débordée relativement et absolument par l'Allemagne en l'espace de 25 années.

La place nous manque pour établir en détail la même preuve pour un grand nombre, on peut dire en vérité, pour toutes les industries importantes. Mentionnons en dernier lieu l'*industrie électrique*. Son exportation — l'excédent (c'est-à-dire l'exportation après déduction de l'importation) — comportait :

	En Allemagne	En Angleterre
	Millions de marks	
1907 .....	121	28
1908 .....	131	17
Moyenne des années 1909-13.	177	51

Nous voyons ici clairement, qu'en fait, le développement industriel comme aussi l'exportation des marchandises industrielles en Allemagne depuis au moins 40-50 années a crû beaucoup plus vite qu'en Angleterre. Cependant, nous ne pouvons pas nous contenter de cela. Il nous faut savoir où allaient les marchandises exportées ? L'Allemagne et l'Angleterre n'étaient pas seules dans le monde. Où en était à la même époque le commerce extérieur des autres peuples ?

(A suivre.)

JULIAN BORCHARDT.

## L'Art sous le régime des Soviets

(Isidora Duncan)

Pourquoi Isidora Duncan est-elle venue en Russie ? Parce qu'étant une véritable artiste, elle ne peut plus vivre dans cette atmosphère, qu'ont créé autour d'eux les maîtres actuels de l'Europe bourgeoise — de cette Europe ruinée, mise à nu, impudente, respirant la haine et la désillusion.

— Vous savez, — dit Isidora Duncan — Londres et Paris sont comme avant la guerre. Au point de vue artistique, avant la guerre déjà ils n'étaient plus que des bazars bruyants. Maintenant les choses ont encore empiré. Les dernières traces d'idéalisme disparaissent. Partout triomphe l'art qui n'a d'autre ambition que de se vendre le plus cher possible à titre de distraction plus ou moins spirituelle et frivole. L'artiste lui-même devient de plus en plus un pâtre, au service du public, qui n'a ni cœur ni sensibilité. Celui qui ne veut pas se plier est condamné à souffrir ou à rester dans l'ombre.

Lorsque Duncan fit connaître son désir d'aller en Russie, un cri d'indignation et de surprise s'éleva de partout. Tout d'abord les journaux nièrent que Duncan désirât se rendre en Russie puis, ils ont attribué ce désir à l'excentricité impardonnable de l'artiste enfin, ils ont fini par des calomnies prétendant que l'Europe et l'Amérique n'avaient plus que

faire d'Isidora Duncan et que seule l'indifférence croissante du public obligeait l'artiste à se réfugier en Russie.

Tout ceci n'était que pur mensonge et ceux qui l'écrivaient le savaient très bien. Avant de se décider à partir en Russie, Isidora Duncan avait reçu la proposition très avantageuse de se rendre en Amérique et en Hollande. Elle avait refusé avec la simplicité qui lui est propre. Krassine m'avait raconté qu'Isidora Duncan avait un peu peur pour sa représentation d'adieu à Londres. Les journaux avaient déjà commencé une campagne contre elle à cause de son « bolchevisme ». Malgré cela le théâtre fut rempli le jour de sa représentation d'adieu. Une ovation enthousiaste qui indirectement s'adressait à la Russie témoignait que le public approuvait son geste courageux. Il est vrai que c'étaient surtout les étages supérieurs qui prenaient part à cette ovation mais — d'après les paroles de Krassine — le parterre lui aussi aurait manifesté une bienveillante indulgence envers le paradis.

Il ne faut pas manquer de courage pour se décider à aller en Russie. Les amis d'Isidora Duncan et surtout les émigrés russes lui représentaient Moscou comme un amas de ruines fumantes où on ne peut faire deux pas sans se heurter à un cadavre non enseveli. On lui disait aussi qu'à la frontière elle et ses élèves seraient violées ou tout simplement tuées.

Toutes ces horreurs auxquelles Duncan elle-même n'accordait pas beaucoup de crédit eurent une telle influence sur ses élèves que sur trente élèves une seule eut le courage de l'accompagner en Russie.

Quel est le but du voyage d'Isidora Duncan en Russie ? Sa tâche principale est du domaine pédagogique. Elle est venue en Russie avec le consentement du Commissariat de l'Instruction publique et du Commissariat des Affaires étrangères qui ont fait bon accueil à sa proposition d'organiser en Russie une grande école de type nouveau.

Isidora Duncan a toujours été une révolutionnaire dans le domaine de l'éducation physique et esthétique auxquelles elle accorde une importance primordiale. D'après I. Duncan la société des grandes personnes est fausse et mensongère et par là même laide ; cette société corrompt l'enfant. L'enfant a en soi tous les dons pour vivre une vie droite, claire, vraie et par là même belle et gracieuse. Duncan a essayé de montrer de toutes ses forces, sur des dizaines ou des centaines d'enfants qu'il suffisait de créer à ces êtres des conditions favorables — pas tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral — pour faire de ceux-ci des êtres d'une grande finesse, doués de grâce et de noblesse, des êtres pleins d'amour fraternel pour autrui. Toutes les expériences d'I. Duncan ont été couronnées de succès. Tous ceux qui ont visité les écoles de Duncan, des peintres et des sculpteurs, aussi grands que Renoir et Rodin, et des poètes, des pédagogues, ont parlé de cette impression de joie infinie de libération et d'humanité véritable que produisaient les enfants qui s'étaient développés sous la direction d'Isidora Duncan.

Isidora Duncan a commencé son œuvre d'éducation depuis très longtemps déjà. Plusieurs dizaines d'élèves ont été éduquées sous sa direction. Quel a été leur sort ? Elle a fait d'elles des êtres d'une exceptionnelle finesse mais la bourgeoisie n'a pas été capable de leur assigner d'autre place que celle d'artistes. Ce que Duncan considérait comme le type de l'être humain normal est devenu un spectacle. La bourgeoisie anormale, désigne du doigt l'homme normal et dit : « regardez-le c'est un phénomène ! Pour le voir cela vaut la peine de payer de l'argent. Les élèves de Duncan ont un grand succès ; c'est à qui les invitera, les music-halls les engageraient avec joie mais elles n'y vont pas. Jusqu'à maintenant elles étaient fières et ne dansaient que dans les concerts symphoniques et dans les meilleurs théâtres. Cependant ce n'est pas du tout le but d'Isidora Duncan.

Il est évident que la réforme d'Isidora Duncan ne restera qu'une petite fleur fantastique perdue parmi les orties de

la société bourgeoise, tant qu'elle ne deviendra pas partie intégrante de la réforme générale de l'école, qui n'est possible qu'avec la révolution sociale.

La dernière école de Duncan à Paris, qui a commencé à donner des résultats merveilleux, était soutenue par un milliardaire. Ce milliardaire a entouré l'école d'un luxe fastueux tout en persuadant Isidora Duncan qu'il en ferait le centre de la culture nouvelle. En attendant, il y a réuni les premières personnalités de France et d'Europe.

La guerre éclata et le milliardaire crût voir sa fortune chanceler. Il commença par transporter son école en Amérique, puis, un beau jour, laissant un chèque au porteur d'une somme infime, il disparut tout simplement en abandonnant l'école.

Isidora Duncan parle avec beaucoup d'amertume de cette expérience de sa vie qui la rappela à la réalité. Elle comprit qu'il était impossible de faire sa réforme en s'appuyant sur le capital privé.

Le chef de la politique grecque, Venizelos, cueillit en elle quelques espérances. Venizelos, dans son étrange nationalisme, s'attacha à l'idée de faire revivre la splendeur de l'antique Hellade. Duncan avec son admiration pour la Grèce antique, lui convenait mieux qu'une autre personne. Il conçut le projet de parer son régime politique plein d'intrigues de l'auréole lumineuse et restaurer, avec l'aide de Duncan, les formes antiques de culture. Cette idée charma Isidora Duncan. Elle répète encore maintenant l'aphorisme assez juste et assez profond de Venizelos : « Le gouvernement qui avec la réforme sociale saura introduire largement la beauté dans la vie, sera non seulement vainqueur dans la lutte actuelle, mais il vivra aussi à jamais glorieux dans l'histoire ». Seulement il est clair que ce n'est pas Venizelos qui pourra mener cette tâche à bonne fin. Marionnette parmi les marionnettes de la politique contemporaine, il est tombé comme tombent les marionnettes.

Cependant la révolution en Russie prenait de plus en plus d'extension. Isidora Duncan crut de tout son cœur qu'en

Russie, malgré la famine, malgré la disette des articles de première nécessité, en dépit de la culture arriérée des masses, de la gravité exceptionnelle du moment et des préoccupations qui pesaient sur les hommes d'Etat, on pourrait tout de même inaugurer l'œuvre de la libération de l'enfant, dont Isidora Duncan avait rêvé toute sa vie et qu'elle avait essayé de réaliser.

Les rêves de Duncan vont très loin. Elle pense à fonder une grande école de 500 ou 1000 élèves. Cependant pour le moment elle est prête à commencer avec un petit nombre d'enfants qui recevront l'éducation de nos maîtres et ne dépendront d'Isidora Duncan qu'au point de vue de l'éducation esthétique et physique.

— Ne pensez pas que j'exigerai pour ces enfants des conditions matérielles spéciales, m'a-t-elle dit. Donnez-leur autant de nourriture et autant d'étoffe que vous avez l'habitude de donner aux enfants d'Etat à Moscou. Nous saurons, avec le minimum, organiser un intérieur simple et gracieux. Quant à la nourriture... je vous dirai que ma mère était un pauvre professeur de musique : elle avait beaucoup d'enfants et aucun appui et nous manquions de tout, même de pain. Lorsque nous avions trop faim et lorsque nous étions trop tristes, maman nous jouait du Schubert ou du Beethoven et nous dansions au son de cette musique. Cela nous consolait de la faim. C'est l'origine de mon art. Comprenez-vous maintenant, pourquoi je n'ai pas peur de la famine ?

J'espère que, malgré les énormes difficultés que nous rencontrerons en Russie pour mener à bonne fin n'importe quelle entreprise et surtout une entreprise aussi délicate que celle-ci qui, au premier abord, pourrait paraître inopportune, Isidora Duncan ne sera pas désillusionnée. De toute part je rencontre suffisamment d'approbation. Nous avons déjà un beau local pour notre école et ces jours prochains nous pourrions procéder à l'organisation de l'école.

Mais Duncan est entourée en ce moment d'une clique de canailles. Aussitôt que l'artiste est arrivée chez nous les

restes de la bourgeoisie de Moscou accoururent en foule. Des spéculateurs et des marchands d'art se précipitèrent au-devant d'elle. Certains vinrent chez moi pour me dire qu'Isidora Duncan n'était pas certainement tout à fait normale. Pourquoi ? — leur demandai-je ! Mais, voyons, elle ne veut même plus danser — répondaient-ils. Et c'est vrai ! Duncan refuse toutes les offres de ce genre. Malgré quelques « propositions avantageuses » elle refusa catégoriquement de prendre part même aux spectacles de bienfaisance. Elle ne veut danser que dans les salles où on ne paye pas ses places et où le public est ouvrier autant que possible.

Les ouvriers, à leur tour, ont reconnu en elle une amie. Je viens de recevoir trois propositions des syndicats ouvriers, entre autres du syndicat des cheminots. On me demande d'organiser, le plus vite possible, des spectacles gratuits pour les ouvriers. Ces spectacles seront naturellement organisés. Mais les spéculateurs ne se bornent pas à accuser de démence une personne qui ne veut pas se vendre. D'aucuns se mettent en rage et comme des vraies mouches tzé-tzé ils déposent dans les oreilles de Duncan leurs œufs empoisonnés. La même calomnie, par laquelle la bourgeoisie voulait détourner Duncan de son voyage en Russie continue ici sa campagne ! « On aboutira à rien, ils ne sauront pas organiser cette école, ils vous trompent en tout, ces monstres, ces assassins, ces bolcheviks, ... etc. » J'ai naturellement prévenu Duncan contre toute cette canaille qui se fait si douce envers elle et qui, de cette façon, espère rendre odieuse la révolution aux yeux de cette grande artiste.

Quant à Duncan elle-même, elle est pour le moment animée d'un esprit communiste guerrier qui provoque quelquefois un sourire involontaire mais indulgent et bienveillant. Ainsi, après avoir causé avec un de ses amis, un des plus grands peintres de la Russie et après avoir entendu ses lamentations, elle lui dit spontanément :

« Je trouve que vous êtes placé devant le dilemme suivant : en finir avec la vie en vous suicidant, ou commencer une vie nouvelle en devenant communiste. » — Notre grand

artiste en resta perplexe. Dans un autre cas, Duncan invitée à une fête de famille trouva le moyen de réprimander nos communistes, pour leur entourage bourgeois et pour l'absence d'harmonie entre leur conduite et cet idéal lumineux qu'elle s'était forgé dans son imagination. Toute l'affaire aurait peut-être abouti à un petit scandale si nos camarades n'avaient pas compris combien de charme spontané il y avait dans cette remarque peut-être naïve mais au fond juste. Car les formes de toute notre vie sont pénétrées par les habitudes de la bourgeoisie moyenne. Nous n'avons pas encore eu le temps de rendre notre vie plus belle. Si Isidora Duncan nous aide à aborder et à réaliser cette tâche elle nous fera un bien immense.

Le Commissariat de l'Instruction publique salue l'hôte de la Russie et il exprime sa certitude que le prolétariat de Moscou lui fera bon accueil à la première représentation qu'elle nous donnera. On a surnommé Duncan « la reine du geste » mais, de tous ses gestes le plus beau et celui qui mérite les plus grands applaudissements c'est le dernier — sa venue en Russie malgré toutes les horreurs qu'on a fait passer devant ses yeux.

LOUNATCHARSKY.

## Une lettre de Moscou

*N. d. l. R. — Nous venons de recevoir de la grande artiste Isidora Duncan une lettre intéressante que nous nous empressons de donner sans y rien changer. Isidora Duncan n'est pas une danseuse vulgaire. Elle a le culte de son art, qui est la glorification du beau geste et des beaux mouvements du corps. « L'opéra, c'est mon tsarisme », dit-elle. Et elle combat avec une farouche énergie, le ballet des classes gavées fait pour les vieux messieurs et les jeunes vicieux sans cervelle.*

« J'aime celui qui veut créer plus haut que lui-même et qui périt ainsi. »  
Ainsi parlait Zarathoustra...

Frédéric NIETSCHE.

Cher Camarade,

« Vous attendez mes impressions de Moscou. Je ne peux pas, comme H.-G. Wells et d'autres écrivains qui sont venus ici, vous donner des impressions politiques, étant ignorante de ces questions politiques, je ne peux que vous donner mes impressions d'artiste et celles-ci sont plus senties que raisonnées. Dans chaque être naturel et surtout les enfants et les artistes, il existe un sixième sens qui peut bien nous faire deviner la psychologie d'une âme, d'un groupe d'hommes ou une ville. C'est ce sixième sens qui m'a dicté toute ma carrière d'artiste. C'est en écoutant sa voix que j'ai quitté l'Europe où l'Art devient écrasé par le commercialisme, et c'est par ce sixième sens que je devine Moscou. Car on ne peut pas juger ce qui se passe ici en regardant autour de soi les faits matériels. C'est avec des yeux clairvoyants qu'il faut regarder. Car tout ce qui est surface ici n'est que *semblance du moment*, et la vérité est cachée pro-

fondément à l'intérieur de l'âme du pays. C'est à cette grande âme collective que le miracle s'offrira.

Je suis convaincue qu'ici, en Russie, se passe le plus grand miracle pour l'humanité, qui arrive depuis deux mille années.

Pour le comprendre, nous sommes trop contemporains et probablement ce ne sera que ceux qui vivront en cent années qui comprendront que par le règne communiste, l'humanité a fait un grand pas derrière lequel elle ne peut plus jamais reculer.

Moscou est une ville du miracle et le martyr que subit la Russie sera pour l'avenir ce qu'a été la crucifixion. L'âme humaine sera plus belle, plus généreuse, plus grande qu'a rêvé le Christ.

Je répète, nous sommes trop près de tout ceci pour le comprendre.

Si nous avons vécu en même temps que le Christ, nous n'aurions aussi rien compris. Nous aurions vu un homme simple suivi par les disciples pauvres et sa crucifixion nous aurait paru comme une catastrophe banale.

Cependant, la vérité spirituelle était tout autre.

La vérité spirituelle de ce qui se passe ici, je la vois en vision radieuse pour l'avenir. Les prophéties du Beethoven, de Nietzsche, de Walt Whitman se réaliseraient. Tous les hommes seront frères, entraînés par la grande vague de libération qui vient de naître ici en Russie.

Voilà le message que mon âme a reçu, délivré à moi par la voix prophétique qui se lève de la Russie communiste.

Voilà le message que je voudrais vous transmettre.

Il n'y a que l'unification de tous les ouvriers du monde, il n'y a que l'Internationale qui peut sauvegarder la civilisation de l'avenir.

Isidora DUNCAN. »

## Autour de la bataille révolutionnaire

### L'erreur de Karl KAUTSKY

J'avoue que des liens d'une vieille amitié avec Karl Kautsky et ma collaboration sous sa direction à la *Neue Zeit*, organe scientifique du marxisme international, pendant une dizaine d'années, m'empêchent de traiter ce vétéran de notre doctrine, le maître de milliers et de milliers de militants marxistes d'une manière injurieuse. Je comprends et je trouve très légitime l'indignation des communistes russes qui ne peuvent pas pardonner à celui que le monde entier considère comme le chef quasi-officiel et le théoricien le plus éminent du marxisme, ses attaques passionnées et injustifiées contre la première grande révolution prolétarienne accomplie, pour une grande partie, par ses propres disciples au nom de la théorie marxiste.

Les communistes russes entreprirent une œuvre gigantesque y consacrant une énergie surhumaine. Des centaines de mille communistes périrent dans la lutte. Le monde capitaliste se souleva contre le prolétariat russe et il fut vaincu. Et au lieu d'aider le prolétariat, combattant jusqu'au bout et souffrant atrocement l'homme qui, pendant quarante ans, a prêché la Révolution prolétarienne n'a que malédictions pour cette même révolution luttant héroïquement pour son existence. Toutes les colères, toutes les représailles s'expliquent aisément, dans ces conditions.

Cependant, il nous est difficile de considérer Karl Kautsky comme un « renégat » et un « ennemi » de la classe ouvrière. Karl Kautsky n'est pas le seul adversaire de la révolution russe, d'octobre-novembre. Presque tous les grands chefs du marxisme international se trouvèrent dans le même cas : Georges Plékhanoff, Jules Guesde, Hyndmann, Pablo,

Iglésias, Paul Axelrod. Il est difficile d'expliquer par une simple trahison l'opposition de tous ces hommes de premier plan à la Révolution d'octobre-novembre.

Comme marxistes, nous avons le devoir, avant de nous indigner et de condamner, de *comprendre* les véritables causes de cette lutte tragique des chefs contre les masses qui essayent de réaliser, dans une lutte formidable les idées qu'ils ont eux-mêmes répandues durant toute leur glorieuse vie. Expliquons-nous d'abord. Nous jugerons ensuite. Le récent pamphlet antibolcheviste de Karl Kautsky : *De la Démocratie à l'esclavage d'Etat*, nous en donne l'occasion.

## II

Laissons de côté toute la polémique personnelle de Karl Kautsky contre Trotsky. Ne retenons que la controverse doctrinale. Elle pose le problème de la démocratie. La deuxième Internationale fut démocrate. Elle luttait pour les réformes démocratiques, pour le suffrage universel, pour les libertés démocratiques : liberté de la presse, liberté de réunion, liberté de coalition, etc., etc. Ferdinand Lassalle, un des fondateurs de la social-démocratie allemande, avait fait du suffrage universel le pivot de son agitation. Il est vrai que Marx et Engels firent, du vivant même de Lassalle, de fortes réserves à sa campagne. Mais le mouvement international, pendant un demi-siècle, suivait, sur ce point capital, les directives de Lassalle et non de Karl Marx. Engels lui-même, tenant compte des prodigieux succès électoraux de la social-démocratie a parlé dans des termes enthousiastes de ses luttes et de ses victoires électorales.

Ses succès électoraux marquaient la croissance progressive des forces prolétariennes. Les Etats capitalistes arriérés opposaient une âpre résistance aux réformes démocratiques en général et au suffrage universel en particulier. Cette résistance parfois violente, multipliait notre ardeur. Les mots d'ordre démocratiques sont devenus des moyens puissants pour le recrutement des masses. Pour un parti de masses,

comme le nôtre, le recrutement domine toutes les préoccupations. Et il s'est produit ce phénomène — d'ailleurs très normal dans tous les mouvements de cet ordre — que l'on a totalement oublié que, même en mettant les choses au mieux, la démocratie n'était qu'un *moyen* pour réaliser le but communiste. *On a sacrifié le but au moyen.*

Constatant la lutte universelle du prolétariat international pour la démocratie, les réformistes méthodiques, comme Jean Jaurès et Ed. Bernstein, concluaient que le socialisme n'est que le prolongement de la démocratie, la démocratie intégralement réalisée. Karl Kautsky fut le théoricien de la II<sup>e</sup> Internationale. Il respirait le même air démocratique. En attaquant la Révolution russe, il commet la même erreur. Il continue à sacrifier le *but* communiste au moyen démocratique. Le communisme se réalisant en dehors et même contre la démocratie lui paraît une impossibilité évidente, une hérésie...

## III

Hérésie également la réalisation communiste dans un pays agricole. La II<sup>e</sup> Internationale fut une protestation vivante et organisée contre l'utopie blanquiste ou anarchiste, qui faisait dépendre le succès de la révolution principalement ou exclusivement de la bonne volonté révolutionnaire des minorités agissantes.

Sous l'influence de la doctrine marxiste, la II<sup>e</sup> Internationale déclara que le socialisme est organiquement lié au capitalisme. Pas de capitalisme, pas de socialisme ! Toute l'action de Plékhanoff, théoricien et polémiste brillant du marxisme russe, se concentra dans sa lutte triomphale contre « les populistes » qui escomptaient, pour la Russie, un passage direct du « mir » — communisme primitif et incomplet — au communisme moderne et intégral.

On s'était mis sérieusement à l'étude de la société capitaliste. Tous les faits de l'évolution capitaliste furent soigneusement recueillis. On attendait tout de l'évolution capitaliste, et rien de la révolution. Les héros de la période

de « la II<sup>e</sup> » n'étaient pas des hommes d'action à tempérament révolutionnaire, mais des économistes savants et des propagandistes pacifiques. Karl Kautsky fut du nombre.

Lorsque Edouard Bernstein, le chef du révisionnisme, eut exprimé des doutes sur la marche de l'évolution capitaliste vers le communisme, il conclut : 1<sup>o</sup> au retour à la démocratie pure et simple ; 2<sup>o</sup> à la négation du « but final » communiste ; 3<sup>o</sup> au rejet de la révolution. Karl Kautsky et Bebel combattant les thèses de Bernstein, cherchèrent surtout à sauver l'idée de l'évolution capitaliste, de la concentration capitaliste aboutissant au socialisme. Ils combattirent la substitution du réformisme au socialisme, mais ils n'insistaient pas sur le moyen révolutionnaire, sur la conquête révolutionnaire politique. Même à Amsterdam (1904) en combattant l'évolutionnisme et le ministérialisme de Jaurès, Bebel préconisait le triomphe du socialisme comme le fait d'une majorité s'emparant électoralement du pouvoir. La Révolution fut admise, comme une possibilité théorique, abstraite, mais nullement comme un moyen inévitable.

#### IV

Le révisionnisme combattu *en théorie*, triompha dans *la pratique*. On se fiait au capitalisme qui fut chargé d'accomplir, *malgré lui*, la révolution. Et l'on négligeait cette dynamite contre-révolutionnaire qu'était la réaction militariste et nationaliste. Et il s'est produit ce fait d'apparence paradoxale. Plus les socialistes devenaient pacifiques, plus les capitalistes devenaient agressifs. Et plus on négligeait la préparation révolutionnaire, plus la préparation contre-révolutionnaire se faisait pressante et méthodique.

Quand la guerre — c'est-à-dire la contre-révolution en action — éclata, il manquait à nos vierges sages marxistes, de l'huile dans leurs lampes. Ils s'étaient trop habitués au travail pacifique régulier et méthodique de cabinet et de la tribune pour pouvoir réagir contre le capitalisme déchaîné en tempête.

Démocrates et évolutionnistes avant tout, nos chefs marxistes ne voyaient que ce qui unit les classes, mais non ce qui les divise : ils se déclarèrent « union sacrée ». Plékhanoff défendait « les forces productrices » de la Russie menacées par le capitalisme allemand. Guesde préconisait le sauvetage de « la maison commune » — la patrie capitaliste ! — qui brûlait. Kautsky ajournait l'Internationale « jusqu'à la conclusion de la paix ». Hyndmann dansa le cake-walk nationaliste à la mode des jingoes authentiques.

*Sie transit gloria mundi marxiani...*

Tout pour la démocratie et la patrie. Et il ne resta rien dans le cœur de nos doctrinaires et théoriciens pour la Révolution russe qui se dressa contre la patrie capitaliste, contre l'évolution, contre la guerre, contre le capitalisme en flammes et qui foulait aux pieds, dans sa marche précipitée, tous les préjugés bourgeois et même social-démocrates. Dans le feu des événements, la révolution russe forgea une nouvelle tactique — nouvelle pour K. Kautsky, mais non pour Marx et le Jules Guesde des années 1870-1900.

Les héros d'une période se montrèrent incapables d'être les chefs d'une nouvelle époque. Les hommes de cabinet et de salles de rédaction durent céder la place aux hommes d'action qui ne craignaient pas les fracas de la lutte directe et savaient se battre autrement que par des colonnes de chiffres et à coups d'écritoires... Kautsky n'est pas un « renégat », mais un fidèle de « la II<sup>e</sup> ».

#### V

#### *La fin de la social-démocratie réformiste*

Si l'on a besoin de nouvelles preuves de la faillite du réformisme, du révisionnisme et des autres manifestations du socialisme « démocratique », la social-démocratie allemande est là pour nous en fournir en quantités voulues. Il ne se passe pas un mois où elle ne s'abaisse d'un degré

dans son modérantisme et même dans son conservatisme bourgeois.

Même ses adversaires les plus acharnés ne s'attendaient pas à une fin aussi lamentable que celle qui est marquée par le Congrès de Gœrlitz. La social-démocratie n'est pas une quantité négligeable, comme force sociale et politique. Elle groupe plus d'un million de membres cotisants. Elle dispose de six millions d'électeurs, d'un grand nombre de journaux avec des millions de lecteurs. Mais sa force principale réside indiscutablement dans les syndicats réformistes avec leurs six ou sept millions de membres qui emboîtent le pas à la social-démocratie politique.

C'est une force immense, un corps formidable. Il ne lui manque qu'une seule chose : l'âme socialiste. Au point de vue socialiste, la social-démocratie est comme la jument de Roland : elle a toutes les qualités, mais elle est morte pour nous. Le Congrès de Gœrlitz fut la constatation officielle de son décès comme parti socialiste prolétarien.

Deux événements dominent ce congrès : la résolution sur la tactique et la substitution d'un nouveau programme au programme d'Erfurt (1891). Ce dernier avait été élaboré sous l'inspiration marxiste de Karl Kautsky.

Déjà, le 4 août 1914, la social-démocratie en s'alliant, ainsi que le Parti socialiste français, au nationalisme et en courbant la tête sous le joug militariste, renonça, en fait, à la tactique de la lutte des classes. Elle est devenue, ce jour maudit, ministrable et gouvernementale. La bourgeoisie a largement payé sa dette de reconnaissance. Poste de chancelier, présidence de la République, présidence de Conseil, rien ne fut épargné à ce parti jadis mis hors la loi et déclaré « un ramassis de misérables ».

Mais il manquait une sanction officielle à cette déchéance d'un parti. Gœrlitz s'en est chargé. Sans avoir consulté les masses d'adhérents, les chefs de la social-démocratie, rompus à toutes les habiletés des coulisses, firent voter par une écrasante majorité du Congrès où les fonctionnaires du

Parti prédominant, une résolution autorisant le Parti à s'acoquiner avec les partis capitalistes les plus hostiles à la classe ouvrière. Scheidemann et Hermann Muller marcheront désormais la main dans la main avec les Stinnes du *Parti Populaire*, qui ne sont même pas républicains. La lutte des classes est sacrifiée sur l'autel du veau d'or. L'ennemi, c'est le communisme. *Le Manifeste des Communistes* se vend toujours dans les librairies du Parti ; les chefs le vendent aussi, mais à un prix plus élevé... Le capitalisme, c'est l'ami et l'allié.

Quelques naïfs, comme on en trouve toujours dans chaque parti, roulaient de gros yeux et avaient l'air, comme le citoyen Strœbel, de n'y rien comprendre. « Comment ! — se disaient-ils — on reproche la scission aux Indépendants, et l'on creuse un abîme entre les deux partis en s'alliant avec les pires ennemis du prolétariat. En fait d'unité, on réalise l'unité avec le capitalisme ». Ces bonnes gens n'ont pas encore compris, le véritable caractère de la social-démocratie ministrable et gouvernementale. Ils ne comprennent pas qu'entre Crispin et Stinnes, pas d'hésitation possible — pour les Machiavels à la David ou à la Scheidemann. Les Crispin tireraient le Parti à gauche tandis qu'avec Stinnes on roulera à droite, c'est-à-dire sur la pente où l'on s'est placé. Avec Crispin on risque de briser ou de rendre impossible telle ou telle combinaison gouvernementale tandis qu'avec Stinnes on ne risque rien de pareil.

## VI

Une fois la tactique de la lutte des classes écartée au profit des coalitions avec les ennemis acharnés du prolétariat, il fallait mettre d'accord la théorie avec la pratique, le programme avec la tactique. Le Congrès de Gœrlitz, travaillant sous haute pression, à la vapeur, a donné pleine satisfaction à la clique gouvernementale et ministérielle qui vient d'enterrer le parti fondé par Bebel et Liebknecht avec le concours de Marx et d'Engels lui-même. Le programme

d'Erfurt basé sur la doctrine marxiste et sur l'idée de la lutte des classes est remplacé par un vague programme populaire de réformes sociales. Dans le projet primitif, il n'y avait pas même de mention concernant la lutte des classes. A la dernière minute, on a réfléchi. On a mis le mot, mais en le noyant dans une phraséologie démocratique et populiste. La social-démocratie est déclarée le Parti de tous ceux qui souffrent. Donc, Stinnes n'est pas exclu de la social-démocratie, comme membre honoraire. Car, le pauvre homme souffre, lui aussi : les grèves, les revendications ouvrières, la peur de la révolution, les rivalités des capitalistes allemands et étrangers lui empoisonnent la vie et lui occasionnent des souffrances indicibles.

Pour tirer immédiatement profit de leur victoire sur le socialisme, les majoritaires offrirent aux Indépendants de partager... le lit ministériel avec eux. Les Indépendants, gens prudents et indécis, à l'esprit « entre deux selles », ne répondirent ni oui ni non. Ils posèrent des conditions — à la trahison. Cela dépend du prix — disent-ils. Toutefois on considéra l'offre des majoritaires comme une manœuvre. Le refus de trahir des Indépendants justifierait la trahison des majoritaires.

Si les Indépendants avaient gardé leur fierté révolutionnaire d'antan, ils auraient méprisé ces misérables malices cousues de fil blanc et auraient répondu, comme Haase l'avait déjà fait, dans une autre occasion, par un non catégorique et retentissant rappelant le mot d'un célèbre général français.

Mais, depuis la scission avec les communistes, il ne faut pas être trop exigeant pour les Indépendants ballotés entre la droite et la gauche et ne sachant plus à quelle tactique se vouer...

## VII

### *Les affaires du Parti Communiste français*

Le Parti communiste est un parti d'action et de lutte. Ce n'est pas une coquette qui mendie des compliments. La cri-

tique ne lui fait pas peur. Et il doit préférer même une critique partiellement injuste à l'absence de toute critique. Aussi avons-nous enregistré sans émotion particulière l'auto-critique faite par nos amis à Moscou. Cependant il est injuste de dire que le Parti français n'est pas encore un parti communiste. On peut formuler telle ou telle critique contre telle ou telle personne. Mais en rendre responsable tout le parti à la pression duquel nous devons notre adhésion éclatante à « la III<sup>e</sup> », la séparation définitive du clan opportuniste, réformiste et centriste, est souverainement injuste.

Le Parti communiste français a fait un pas décisif. Etant donné les conditions économiques, politiques et sociales d'un pays à caractère petit-bourgeois, comme la France, ce pas décisif, cette orientation vers la tactique de « la III<sup>e</sup> » peut être considérée comme *héroïque*. Il s'agit maintenant d'en tirer, pour la propagande et pour l'action quotidienne, toutes les conclusions logiques nécessaires. La première année de la nouvelle ère du parti fut inévitablement consacrée à sa reconstitution. C'est déjà énorme d'avoir gardé ses troupes, son organe, ses cadres, malgré le départ de presque tous ses députés, le vol de la caisse du Parti, des caisses fédérales et de presque tous les quotidiens de province.

Il ne faut pas oublier non plus que la classe ouvrière traverse une crise de chômage et de stagnation économique et qu'elle est à chaque instant assaillie par ses adversaires qui cherchent à l'isoler et à créer autour d'elle une atmosphère empoisonnée de calomnies et d'attaques personnelles.

Malgré cela, il obligea ses adversaires — les dissidents — à renoncer même à livrer combat, dans certaines circonstances, comme dans l'élection de Marty qui fut un triomphe pour les héros de la Mer Noire et pour le Parti communiste. Les anciens reconstructeurs — sauf notre bon, mais inoffensif Verfeuil — ne s'attardent pas à regretter leurs ex-compagnons de lutte et marchent hardiment de l'avant.

Dans ces conditions nous trouvons regrettables — sans les prendre au tragique ni au sérieux — les prétentions de

quelques camarades sans passé révolutionnaire de s'ériger en juges suprêmes des militants qui ont donné toute leur vie à la révolution et qui lui demeurent fidèles. La modestie peut être aussi une vertu révolutionnaire. Car après avoir exigé beaucoup de soi-même et beaucoup accompli, on a le droit d'être exigeant pour les autres. En tout cas, la critique ne doit pas être un moyen pour se hausser sur les épaules des camarades en criant *urbi et orbi* : « M'avez-vous vu ? »

La tâche à accomplir est tellement gigantesque que nous avons autre chose à faire qu'à chercher à abaisser nos camarades de route pour s'élever soi-même. Laissons ces misères aux dissidents : ils sont, les pauvres, sans travail. Et ils n'ont que cela à faire...

### VIII

Notre ami Frossard a voulu, lui aussi, exercer *l'auto-critique*, mais avec les meilleures intentions du monde et sans prétention. C'est à notre connaissance, la première fois dans l'histoire des partis politiques que son représentant officiel trahit... l'optimisme officiel et obligatoire, le secret de Polichinelle et déclare que tout ne va pas à souhait dans son parti. Naturellement, les progrès du parti sont trop lents. Et ce sera toujours comme cela tant que le Parti n'aura pas fait la révolution.

Mais il ne suffit pas de constater le mal. Il en faut indiquer le remède. Et ici, j'en demande pardon à mon ami, je ne suis pas d'accord avec lui. Ce n'est pas le manque de programmes (ouvrier, parlementaire, syndical, etc., etc.) qui ralentit la marche du mouvement. D'ailleurs, je nie ce manque de programme. Notre programme est celui qui fut déterminé par les *trois* Congrès de la III<sup>e</sup> Internationale. Et je suis, en outre, de l'avis de Karl Marx qu'un pas en avant dans l'action est préférable à une douzaine de programmes. Ce qui nous manque, ce sont les ressources matérielles et des hommes. Car, sur le marché capitaliste, *les valeurs se vendent*. Et le prolétariat n'a pas de quoi les payer.

Multiplions nos énergies. Faisons des efforts surhumains. Répandons infatigablement nos idées. Parcourons nos fédérations, nos sections. Donnons, à chaque instant, non seulement en paroles, mais en actions, aux masses innombrables la preuve de notre activité, de notre dévouement et de notre esprit de sacrifice. Et les masses nous imiteront. Rien n'est plus contagieux que le dévouement et l'esprit de sacrifice. Que Frossard me pardonne ces banalités aussi bien connues de lui que de moi. Mais c'est lui qui a soulevé la question. Et la réponse nous semble nécessaire et légitime. Le Congrès de décembre dira d'ailleurs son sentiment là-dessus. Il fixera de nouveau notre attitude dans les questions tant débattues. Ces solutions, il faudra bien les appliquer. Et pour ce faire, les mêmes difficultés se présenteront. Il n'y a qu'un moyen de les vaincre : de l'action, encore de l'action, toujours de l'action !

CHARLES RAPPOPORT.

## Les résultats du Congrès d'Iéna

### Le bilan du mouvement de mars

(Lettre d'Allemagne)

La discussion sur les deux premiers points de l'ordre du jour du Congrès d'Iéna — le rapport sur le Congrès mondial et le rapport de la Centrale — était consacrée aux événements de mars. Il fallait déduire de cette insurrection les leçons dont on avait besoin pour discuter sur la tactique du parti, dans les luttes à venir. Le Congrès était unanime à reconnaître que de graves fautes avaient été commises et la préoccupation de tous les camarades qui montaient à la tribune pour critiquer les erreurs était d'en tirer autant de profit que possible pour les grandes actions futures.

Il va sans dire qu'il y eut des divergences de vues au sujet de la portée de telle ou telle faute. La droite du Parti avait d'autres conceptions, sur les mesures qui auraient été nécessaires, que l'immense majorité du Congrès. Mais pourtant, les débats se déroulèrent sur un ton tout à fait amical, et pas un reproche personnel ne se fit entendre durant toute la durée du Congrès. L'exclusion des trois indisciplinés qui, en rompant le pacte conclu à Moscou entre les représentants de l'opposition et la Centrale, avaient continué à collaborer à la revue de Paul Levi, malgré la défense formelle de cette collaboration, avait éloigné les éléments perturbateurs dès la première journée.

Il ne fut plus question du « putschisme », dont le groupe Paul Levi avait accusé le Comité directeur. Le Congrès mondial de Moscou avait déjà réfuté cette légende, et les camarades de l'aile droite critiquèrent ce qu'il fallait vraiment critiquer, sans embrouiller les débats par la question du bakounisme. Tous les camarades comprenaient que le Parti communiste devait chercher inlassablement le contact le plus intime avec les grandes masses du prolétariat, et tous les orateurs, sans différence, soulignèrent que le manque de contact avait été une des fautes les plus dangereuses dans l'insurrection de mars. On était également d'accord que la préparation des actions devrait être désormais plus profonde et plus soignée, et que les mots d'ordre lancés dans les masses devaient surgir des besoins immédiats des prolétaires, devaient être compréhensibles aux

masses de la population laborieuse. La théorie préconisant l'offensive révolutionnaire à tout prix, formulée par quelques camarades, immédiatement après la défaite de mars pour défendre ce mouvement insurrectionnel, fut reconnue comme une grave erreur. Même les orateurs de l'aile gauche déclarèrent ne pas accepter cette théorie et l'avoir toujours combattue. Cependant, les camarades de la gauche croyaient bon d'avertir le Congrès de ne pas se laisser entraîner à repousser l'offensive révolutionnaire en général, le Parti communiste étant d'essence le parti d'assaut contre la société capitaliste. C'est pourquoi ils proposèrent de changer, dans la motion présentée par la Centrale, le passage parlant de la *théorie* de l'offensive révolutionnaire. Le mot *théorie* fut, selon leur proposition, remplacé par le mot *philosophie*.

Les orateurs de la gauche critiquèrent vivement l'attitude de Trotski. Ils se dressèrent, et contre la critique que le camarade Trotski avait exercée, au Congrès de Moscou, à la tactique du K.P.D. dans l'action de mars, et contre les conceptions de Trotski concernant les perspectives de la révolution mondiale. Leur critique aux perspectives de Trotski sur la révolution mondiale fut réfutée par Clara Zetkin et par les camarades de la Centrale. Quant à la critique que le camarade Trotski avait faite sur l'action de mars, la gauche parvint à faire adopter, dans la motion sur le Congrès mondial, une phrase constatant que dans sa critique, Trotski n'avait pas tenu compte de toutes les circonstances de l'insurrection de mars.

Un autre passage de la motion proposée, disant que l'indiscipline du groupe leviste avait empêché le Parti de critiquer et de corriger plus tôt les fautes de l'action de mars, fut combattu par les camarades de l'aile droite. La résolution fut néanmoins adoptée à l'unanimité moins sept voix. Clara Zetkin, qui avait condamné dans son discours les deux passages mentionnés, vota cependant pour la résolution.

### Le programme du K.P.D. pour les luttes futures

En discutant les résultats du Congrès mondial de Moscou et le rapport de la Centrale, le Congrès d'Iéna avait souligné les fautes commises dans le passé. Les débats sur le troisième point de l'ordre du jour : *Les tâches imminentes du Parti* devaient alors mettre à profit les leçons éclairées par la discussion précédente.

Le Congrès d'Iéna eut lieu à la veille de graves luttes. La hausse des prix s'annonçait par l'augmentation du prix du pain,

l'index du coût de la vie montait incessamment depuis juin. Le projet d'impôts du cabinet Wirth était publié et démontrait on ne peut plus clairement que les classes possédantes d'Allemagne étaient fermement résolues à imposer au prolétariat seul toutes les charges des réparations. Il était donc facile à prévoir que les circonstances obligeraient les masses à entrer dans le combat, et contre la vie chère, et contre les impôts accablants, c'est-à-dire, dans les usines, et peut-être même dans la rue, contre le gouvernement qui présentait le projet fiscal. Ces rencontres s'annonçaient déjà par des grèves spontanées, éclatant çà et là, dans tout le Reich.

Il incombait donc au Parti communiste d'Allemagne d'utiliser le mouvement qui allait avoir lieu, pour détacher des masses prolétariennes des leaders imbus d'illusions démocratiques, pour rallier un nombre toujours croissant de travailleurs sous le drapeau de la lutte de classe intransigeante et de la révolution prolétarienne. Les indications générales pour cette tactique avaient été données au Congrès de Moscou. Le Congrès d'Iéna devait les préciser d'après les conditions concrètes de la lutte de classe en Allemagne et le stade actuel de la révolution allemande. Il fallait gagner les masses en luttant avec elles pour les buts immédiats qu'elles étaient en train de formuler : augmentation des salaires, combat contre le programme fiscal du gouvernement, flétri même par les socialistes majoritaires et par la bureaucratie syndicale réformiste. Au cours de cette lutte, les travailleurs s'apercevraient de ce que les chefs menchévistes les trahissent à toute occasion et que même les revendications les plus modestes se heurtent à la résistance acharnée des classes possédantes. Guidées par les expériences de ces luttes, les masses afflueraient de plus en plus au Parti communiste, se groupant pour la lutte finale. Il va sans dire que personne ne se faisait l'illusion de croire qu'un seul mouvement, tel que celui qu'on sentait proche, pourrait suffire à développer les conceptions de la majorité des prolétaires allemands.

C'est pourquoi le comité directeur du K.P.D. présenta au Congrès d'Iéna un programme d'impôts, pour lequel il proposa d'ébranler les masses en fermentation, tout en déclarant que les réformes fiscales, seules, ne peuvent relever, pour bien longtemps la situation des masses laborieuses, qu'elles ne feraient qu'arrêter passagèrement l'appauvrissement économique. Ce programme refuse de consentir aux points du projet du Cabinet Wirth, et formule d'autres revendications grevant uniquement les classes possédantes. D'après les intentions de ses auteurs, il ne devait pas servir de programme minimum, mais il devait être le début d'une action des masses,

contribuant à démasquer les chefs réformistes et indépendants et à prouver aux masses qu'en régime capitaliste, une amélioration durable de la situation du prolétariat est impossible.

Ce programme, exposé par Stoecker, fut vivement critiqué et combattu, non seulement par des camarades, qui, ignorant les conseils de Lénine dans la *Maladie infantile du Communisme* et le sens des décisions du III<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste, cherchaient du réformisme dans certaines revendications qui y étaient formulées.

La majorité du Congrès était hostile à l'acceptation de ce programme pour une autre cause : il traitait la question des impôts comme une question détachée des autres problèmes économiques préoccupant actuellement les masses. La question des impôts ayant été traitée isolément de la question des salaires, il était à craindre que le programme n'exerçât pas l'influence nécessaire sur les masses ouvrières. En outre, le projet ouvrait la voie à un capitalisme d'Etat, par lequel les masses pourraient être induites en de nouvelles illusions et de nouveaux reculs devant la lutte. Clara Zetkin, surtout, critiqua impitoyablement les erreurs et les défauts du programme de la Centrale.

La critique du programme d'impôts fut dominée par la crainte de l'opportunisme. L'expérience du mouvement révolutionnaire enseigne qu'après des fautes du radicalisme, se fait sentir une certaine réaction sous la forme d'une déviation à droite. La tactique des coups de main de l'Union spartacienne en 1919 fut suivie, en mars 1920, de la fameuse promesse de « l'opposition loyale ». Aussi craignit-on à Iéna une rechute dans l'opportunisme, d'autant plus que la tactique préconisée par le III<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste exige une direction excessivement habile et prudente du mouvement, sans laquelle une déviation ou à droite ou à gauche — plutôt à droite ! — peut facilement survenir. La peur de donner aux masses de nouvelles illusions, peur qui n'était pas tout à fait mal fondée, dressa la majorité du Congrès contre le programme fiscal de la Centrale.

Au lieu de ce programme, le Congrès adopta alors à l'unanimité un appel aux travailleurs allemands, où furent formulées les revendications principales des luttes que le prolétariat allemand s'appropriait à mener.

La nouvelle de l'assassinat d'Erzberger, arrivée justement à la clôture du Congrès, a rejeté pour quelque temps à l'arrière-plan le programme purement économique. Il ne sera repris qu'après la trahison de la grande action politique par les chefs social-démocrates. Il reste actuel.

L. REVO.

## Les problèmes de la Révolution

Une des différences caractéristiques entre la II<sup>e</sup> Internationale, l'Internationale II 1/2 et la III<sup>e</sup> Internationale se trouve dans leur conception contraire de la marche de la Révolution. Selon les partisans de la deuxième et de la 2 1/2, elle sera tout à fait pacifique et sans effusion de sang.

La III<sup>e</sup> Internationale ne souhaite pas moins que les deux autres que la Révolution se déroule pacifiquement. Mais de telles espérances ne valent que pour des enfants ou des faibles d'esprit. Les hommes sérieux s'orientent d'après la réalité. Et que nous montre-t-elle ?

Elle nous montre clairement, que le Proletariat, dans sa lutte libératrice ne peut s'opposer à la violence. « La violence est l'accoucheuse de toute vieille société qui éprouve une nouvelle grossesse » dit Marx. Cela n'est pas moins justifié pour la société capitaliste que, par exemple, pour la société féodale.

Nous ne voulons pas nous illusionner ; la bourgeoisie ne le fait pas non plus. Elle sait bien que le temps est proche, où elle devra s'appuyer sur les gardes blancs. Elle se prépare déjà, sciemment et sans scrupule, à entrer dans cette voie. Elle est décidée, à ne négliger aucun moyen, qui, à ses yeux, semble devoir la maintenir au pouvoir. Elle ne sera pas arrêtée par la plus sanglante des guerres civiles. (Décret de Barthou, ses préparatifs à la guerre civile, lois scélérates). A la vérité, toutes les couches de la bourgeoisie ne sont pas animées de sentiments aussi agressifs et intransigeants. Les couches moyennes intellectuelles sont relativement pacifiques. De larges cercles de petits bourgeois ne sont pas non plus, particulièrement agressifs.

Mais tous les nouveaux riches, toute l'armée des agioteurs et des hommes d'affaires rusés, toute la finance, la grande bourgeoisie et notamment tous les officiers sont décidés à tout. Pour les officiers, la guerre civile serait un plaisir, qui leur permettrait — comme ils le rêvent — de tailler en pièces la canaille des agitateurs.

Ils cherchent déjà, partout, l'occasion de sabrer. Demain, ils ne connaîtront plus de bornes.

De plus, la bourgeoisie n'est pas limitée à ceux qui appartiennent à sa classe. Aussi longtemps qu'elle disposera du puissant appareil de la presse, des écoles et des églises, tant que

des millions de prolétaires vivront dans l'ignorance la plus noire, elle trouvera facilement des milliers d'esclaves qui, sur son ordre, lutteront, aveuglément et brutalement contre leurs frères et leurs sœurs de classe. Et, comme la violence ne recule que devant une violence plus forte, le prolétariat doit d'assurer la violence la plus puissante. Henriette Roland-Holst dit fort bien dans la « Communistin » :

« Le prolétariat est forcé, en face de la violence de la bourgeoisie, de se mettre en état de défense armée ou d'offensive, suivant la situation et les circonstances. Il ne faut pas se reposer uniquement sur la force des armes ; propagande, démonstrations, grèves en masse, refus de servir en masse : tout ceci et d'autres choses encore, sont nécessaires pour la Révolution, mais ce n'est pas suffisant. Le prolétariat doit aussi s'organiser militairement pour la Révolution, afin de pouvoir créer une nouvelle société, à l'aide de la force de la bourgeoisie. Afin de s'opposer aux gardes-blancs du capital mondial, l'armée rouge du prolétariat doit se former au cours de la Révolution. Et plus la Révolution s'étendra, plus cette armée formera une organisation internationale, plus l'avant-garde de tous les pays tendra à se confondre en un bloc unique. »

La Révolution allemande a commis une faute historique énorme, en n'utilisant pas la dissolution de l'armée, en novembre 1918, pour former une armée rouge

Cette faute provient et correspond à tout le passé de la deuxième Internationale. Le plus important de ses théoriciens, Kautsky, a étudié ce qu'on est convenu d'appeler le testament de Frédéric Engels, c'est-à-dire sa préface à « La Guerre civile en France » de Karl Marx, où Engels met en évidence les difficultés des soulèvements à main armée ou sans armes, l'armée moderne, dans les larges et rectilignes rues des grandes villes, pouvant briser facilement les insurrections à l'aide de son artillerie lourde, de ses mitrailleuses, de tout son appareil technique. Kautsky, allant plus loin qu'Engels, disait que la solution ne se trouvait pas dans les armes mais dans les ateliers. Pour lui, la période de la guerre civile s'est terminée en 1871. Le problème de la défense armée ou de l'offensive contre la bourgeoisie n'a jamais existé pour Kautsky. D'après lui, le prolétariat n'a aucun besoin de préparatifs ou d'organisations militaires. Le prolétariat a la victoire assurée parce qu'il a la production entre ses mains.

Kautsky n'a jamais envisagé que des bandes blanches bien armées et relativement peu nombreuses pouvaient écraser de très grandes masses de prolétaires sans armes, disperser éventuellement et très facilement une majorité parlementaire

(comme l'histoire l'a montré à plusieurs reprises), détruire facilement les organes et les institutions d'un prolétariat sans armes, et même, dans certaines circonstances, lui enlever le pouvoir politique qu'il avait déjà conquis.

Cette peur, typique pour Kautsky et toute la II<sup>e</sup> Internationale, d'aborder les problèmes de la résistance armée ou de l'offensive, cette dérobade explique suffisamment l'incapacité complète de la II<sup>e</sup> Internationale, et particulièrement de son représentant dans les anciens Etats de l'Europe centrale, pour résoudre les problèmes que la Révolution a posés depuis 1918. Cette faiblesse, qui est intimement liée à toute une série d'autres insuffisances, conduisit nécessairement à la défaite provisoire de la révolution dans l'Europe centrale.

La III<sup>e</sup> Internationale et toutes ses sections doivent se rendre compte de ce défaut et le combattre dans le mouvement ouvrier de la façon la plus nette. La III<sup>e</sup> Internationale doit de plus en plus accoutumer le prolétariat à l'idée de la guerre civile, qu'il sera obligé d'entreprendre inéluctablement, quelle qu'en soit sa répugnance.

La II<sup>e</sup> Internationale a commis une autre faute en n'attachant aucune importance au *travail illégal*. Cela s'explique à moitié, si l'on considère qu'avant la guerre les conflits au sein du monde capitaliste ne s'étaient pas encore développés sous leurs formes actuelles. Le mouvement socialiste n'avait pas encore eu affaire aux bouleversements auxquels nous assistons actuellement.

Mais si, comme Kautsky, on s'occupait des problèmes économiques, qui se poseront au « lendemain de la Révolution sociale », on n'en aurait pas moins à expliquer aux prolétaires que des jours difficiles peuvent survenir où la bourgeoisie, se voyant menacée dans ses derniers retranchements, cherchera à se défendre contre le prolétariat par tous les moyens. Il faut dire aux travailleurs qu'on abordera inéluctablement une époque où les lois d'exceptions les plus sévères seront appliquées, où on ne pourra presque plus travailler qu'illégalement.

La II<sup>e</sup> Internationale n'a pas touché à ce sujet, sauf bien timidement ; la plupart du temps elle l'a tourné en dérision. La II<sup>e</sup> Internationale ne voyait que l'évolution pacifique et démocratique, la conquête insensible de la majorité au Parlement ; elle croyait que les capitalistes laisseraient faire les majorités parlementaires à l'expropriation sans heurt.

Ces défauts de la défunte II<sup>e</sup> Internationale ne sont pas encore disparus de la masse. La III<sup>e</sup> Internationale a beaucoup à faire dans ce sens.

Elle a alors un double devoir. Elle doit, d'abord, éveiller l'énergie révolutionnaire chez les ouvriers, les fortifier et les

éduquer, mais elle doit aussi se préparer et s'organiser techniquement, afin de pouvoir répondre à la réaction croissante par des moyens illégaux. Elle doit aller plus loin et envisager nettement les possibilités non seulement du *travail illégal*, mais aussi de la *Révolution* et de la *guerre civile* qui s'ensuivra. Mais elle doit aussi, autant que cela est faisable, créer les *moyens nécessaires*.

Il ne nous faut pas, pour cela, tomber dans le romantisme conspiratif. Nous devons toujours avoir à l'esprit que la *Révolution ne peut vaincre* que si elle est soutenue par la masse du prolétariat, qu'elle ne se commande pas.

Cette vérité générale n'est qu'à moitié vraie. Nous ne devons pas nous en contenter ; nous ne devons pas nous reposer, en fatalistes, sur la puissance des masses, abandonner à sa bonne fortune le travail de la Révolution, dans toutes ses diverses phases. Nous devons bien comprendre, dès maintenant que, s'il est vrai que la Révolution ne peut réussir qu'avec l'appui des masses, il n'en est pas moins vrai qu'au cours de son développement il nous faudra résoudre une série de problèmes techniques, dont la solution peut être décisive pour la victoire ou la défaite du prolétariat.

Pour étudier les conditions du travail illégal, nous considérerons les expériences des anciennes révolutions bourgeoises et des plus récentes révolutions de l'Europe centrale et, particulièrement, celles de la Révolution russe.

Malheureusement, ces expériences ne se trouvent pas réunies car dans le travail illégal, comme pendant la Révolution et la guerre civile les loisirs littéraires sont fort restreints. Pendant les périodes de travail illégal, on ne peut dévoiler le mécanisme du travail illégal. Les centrales des différents pays doivent échanger constamment les expériences qu'elles ont acquises afin de combler les lacunes. Les centrales des pays les plus avancés doivent communiquer aux centrales des pays plus retardataires l'expérience qu'elles ont tirée de leur travail illégal ; celles-ci, à leur tour, peuvent communiquer ces méthodes à des membres du Parti.

Pour la première fois vient de paraître une étude sur les leçons techniques de la guerre civile ; c'est celle du camarade russe, S. I. Goussew, qui a été publiée en langue allemande : « *Les leçons de la guerre civile* ». L'ouvrage est doublement intéressant : il donne d'abord un court exposé historique de la guerre civile en Russie, il montre le développement de l'armée rouge et des autres organisations militaires de la République des Soviets. Et, après nous avoir donné l'expérience de la Révolution russe, Goussew nous indique, en second lieu, les moyens de nous préparer matériellement pour l'avenir. Malheu-

reusement, le peu de place dont nous disposons ne nous permet pas de donner de grandes citations de cet ouvrage. Dans la Russie privée de réseaux ferrés et sans grande industrie, le prolétariat a dû construire la vie économique sur des principes socialistes et, en même temps, monter de toutes pièces une armée rouge. Et Goussew conclut :

« Si le prolétariat russe a pu accomplir ces deux devoirs dans un pays arriéré et agricole, s'il a résisté, durant trois ans au bloc impérialiste mondial, il est évident que le prolétariat occidental, bien organisé dans les pays civilisés, où les conditions matérielles de la construction socialiste sont déjà réalisées, accomplira ces devoirs beaucoup plus rapidement et plus complètement.

« Cela n'empêche pas que le prolétariat occidental et les partis communistes ont le devoir de se préparer dès maintenant à la formation de la future armée rouge. Etudier le caractère de la guerre, l'expérience des guerres bourgeoises, préparer le futur personnel rouge : ce sont les devoirs immédiats du prolétariat occidental.

La bourgeoisie se prépare aux batailles à venir de la guerre civile. Puisse le prolétariat s'y préparer aussi ! Autrement, il lui faudra payer plus cher ses victoires futures et il aura à souffrir beaucoup de défaites au cours de la guerre civile ; la durée de la guerre civile, dont le complément est la destruction économique, en serait prolongée... La bourgeoisie, désespérant de sa victoire, gaspille sciemment les valeurs qu'elle a accumulées durant des siècles, pour ne pas les abandonner aux mains du prolétariat et pour empêcher, autant que possible, la réalisation de l'ordre socialiste. L'exemple de la bourgeoisie russe nous le montre. Ses armées, dans leur retraite, anéantissaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, sans raison, coulaient les vapeurs, détruisaient les moyens de transport, des pièces de machine irremplaçables, faisaient sauter les fabriques, rendaient les vivres inconsommables.

Le seul moyen de raccourcir la période de la guerre civile et de rendre la Révolution moins coûteuse, c'est de parvenir à la victoire décisive, dans le plus court espace de temps. Pour arriver à ce but, il faut préparer dès maintenant tous les éléments de l'armée rouge suivant un plan bien mûri.

Cette tâche incombe à l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat, au Parti communiste. La tâche est rude, mais celui qui veut conduire la Révolution doit être prêt à affronter les plus grandes difficultés.

Goussew, en nous parlant de « préparer tous les éléments de l'armée rouge », nous impose — comme il le dit lui-même — une tâche colossale. On comprend facilement, que, dans le mou-

vement prolétarien de l'Europe occidentale, il soit impossible d'éviter la défensive armée, et éventuellement l'offensive contre la bourgeoisie. Mais où trouver les éléments humains, subjectifs et surtout les éléments techniques pour résoudre ce problème ? Nous touchons, ici, la difficulté ; elle commence justement là où il faut passer de la pensée à l'action. Il nous faut chercher la solution.

PROMACHOS.

## La situation italienne -- Ses leçons

(Lettre d'Italie)

Il ne faut pas sous-estimer le mouvement révolutionnaire italien. En analysant la situation italienne, on en tire des leçons qui valent aussi bien pour l'Italie que pour tout le mouvement communiste international. Un coup d'œil général sur la situation italienne nous montre que la crise s'étend de plus en plus, et qu'ainsi existent les conditions fondamentales du mouvement communiste ; d'ailleurs, en Italie, la crise politique a atteint un degré tel qu'il est désormais impossible de rétablir l'équilibre démocratique.

Le dernier événement politique est la chute du cabinet Giolitti, en qui la bourgeoisie italienne avait placé tous ses espoirs en 1920. Il était devenu impossible de résoudre la crise par des moyens réactionnaires ; c'est pourquoi un cabinet Salandra n'a pu se constituer ; la formation du cabinet Bonomi, auquel participaient tous les partis démocratiques et indirectement des socialistes, ne solutionne pas la crise politique. Devra-t-on en arriver d'ici quelque temps à un cabinet purement réactionnaire (avec Salandra) ou à un cabinet social-démocrate (avec Turati) ?

Le bloc bourgeois, qui a atteint le plus haut degré de sa puissance militaire et politique, possède dans son sein — avec le fascisme — les éléments les plus redoutables qui désorganisent sa forme d'Etat et sa vie économique. Le mouvement ouvrier est aussi en pleine crise.

En Italie, le temps est passé où on pouvait utiliser l'enthousiasme des masses nouvellement venues au bolchevisme, pour de vastes mouvements. En Italie, nous sommes entrés dans une période — au reste, la situation est la même pour toute l'Inter-

nationale — où il est nécessaire, où il faut organiser sérieusement et systématiquement l'avant-garde prolétarienne, où il faut préparer techniquement la lutte révolutionnaire et mener l'action avec décision, avec ténacité jusqu'au but final. Il faut préparer l'avant-garde qui, en liaison avec les larges masses, peut réaliser la dictature prolétarienne.

La situation italienne nous donne, en outre, comme nous l'avons dit plus haut, des leçons très importantes :

La situation de l'Italie prouve que la solution social-démocrate de la crise capitaliste durant la guerre et l'après-guerre est impossible, que le triomphe de la réaction bourgeoise ne résout nullement la crise économique.

Cette leçon, qui, en particulier, nous est donnée par les récents événements, démontre la fausseté de la tactique d'un parti politique ouvrier, qui, comme le parti socialiste italien, en voulant épargner au Prolétariat les souffrances et les sacrifices de la lutte révolutionnaire, le contraint à supporter les coups sanglants de la Réaction et les duretés de la crise économique de plus en plus aiguë. Enfin, le résultat de l'expérience italienne est la preuve la plus évidente des axiomes fondamentaux — sur lesquels s'édifie le programme de l'Internationale communiste — le régime capitaliste est tout à fait incapable de surmonter la crise, la solution révolutionnaire de celle-ci est toujours actuelle, incontestablement nécessaire pour le prolétariat et pour l'Humanité toute entière ; enfin, toute l'aide apportée à la reconstitution du capitalisme par les organisations de l'Internationale 2 1/2 ne sert qu'à retarder la victoire du prolétariat et à la rendre plus sanglante.

## II

La situation italienne nous donne une deuxième leçon, en nous montrant l'importance du problème des forces pour le mouvement communiste prolétarien.

La solution du problème des forces est importante, en raison aussi de l'instabilité de la classe moyenne, du demi-prolétariat, et encore de nombreuses couches du prolétariat, qui sont portées à soutenir le Parti le plus fort, en apparence ou en réalité. A ce sujet, l'expérience italienne nous montre qu'il est criminel et scandaleux pour un parti prolétarien de jeter directement ou indirectement la classe moyenne dans les bras du capitalisme, qui l'utilise comme « *cieco strumento d'occhiuta rapina* » (instrument aveugle d'un vol conscient).

La solution du problème des forces résout en même temps le problème qui consiste à rechercher comment attirer au Parti communiste les larges masses du prolétariat.

## III

Nous tirons une dernière leçon fondamentale de la situation italienne, si nous considérons d'un peu plus près le développement du mouvement communiste en Italie. Lénine a appuyé sur cette leçon, qui concerne l'Internationale toute entière, en répondant au représentant du Parti communiste d'Italie, à une séance du troisième Congrès. Le camarade Lénine a dit textuellement : « Maintenant, après trois ans et demi de Révolution, c'est une honte de mener une lutte de tendances politiques, au lieu de parler des préparatifs de la Révolution. »

Le développement irrégulier du mouvement communiste en Italie tient à ce que le Parti communiste d'Italie est jusqu'ici resté dans le domaine théorique et a beaucoup lutté contre des tendances politiques ; il n'a pas encore assez travaillé au développement tactique du programme communiste, à préparer techniquement la Révolution ; c'est pourquoi, dans l'action, sa situation est telle que la masse prolétarienne ne peut se rendre suffisamment compte de la différence entre le Parti socialiste et le Parti communiste.

La dernière leçon à tirer de la situation italienne est justement celle-ci : ce n'est que par la préparation révolutionnaire et l'action qu'un Parti communiste peut renforcer son organisation et devenir un vrai Parti de Masse (comme c'est le cas, actuellement, du Parti communiste allemand).

Un Parti qui se consacre à la lutte des tendances, qui ne considère que les problèmes de l'organisation politique et syndicale et qui délaisse les problèmes de la préparation technique de la Révolution et du mouvement, est en danger de perdre le contact avec la masse, de devenir révolutionnairement impotent.

En conclusion, il n'est possible de former des Partis de masse, de lutter pour le communisme et de vaincre que par la préparation révolutionnaire et l'action communiste.

ARDITO ROSSO.

## Mouvement International

### Le mouvement révolutionnaire de l'Inde

Le conflit gréco-kémaliste, ou plutôt anglo-turque, bat son plein. Les révoltes du Malabar occupent sérieusement l'attention publique. L'impérialisme anglais est sur la brèche. Il est donc intéressant de remémorer ici l'histoire du mouvement révolutionnaire de l'Inde.

Depuis l'insurrection de 1857, l'impérialisme anglais croit avoir noyé l'esprit révolutionnaire des Indiens dans la plus sanglante répression et asseoir ainsi sur les rives du Gange la barbarie d'exploitation et d'oppression occidentale jusqu'à l'éternité. Il s'est trompé.

En 1880, le philosophe Rama Krishna prêcha la révolution en prêchant la religion. Il adora et conseilla à ses compatriotes d'adorer la déesse Kali, mère de la destruction et de la reconstruction.

Damodar et Balkrishna le succédèrent et enseignèrent courageusement, ouvertement, la doctrine révolutionnaire. Ils ont été naturellement arrêtés et déportés.

C'est en 1897 que paraît le journal *Késari*, propriétaire Tilak. Son premier article fut la fameuse « Lamentation de Siogi ». L'ancien roi réveillé des profondeurs de sa tombe, revint visiter son royaume aimé. Sa tristesse fut grande lorsqu'il vit ses sujets soumis au plus dur des esclavages. Il fit appel à tous les Indiens de se réveiller et de s'unir pour secouer le joug étranger et reconquérir l'indépendance qu'ils ont héritée de lui.

Le journal initia journalièrement ses lecteurs à la méthode russe.

Jusqu'à la suspension du journal et la déportation de l'éditeur, une campagne pour l'affranchissement fut menée courageusement.

Notons en passant que l'honnêteté et la vertu journalistiques sont différemment conçues en Asie et en Europe. Les journalistes bourgeois de l'Occident riront bien si nous leur disons que la plupart du temps les articles des journaux socialistes, tels que *Le Késari*, *Le Vihari*, etc... sont écrits gratuitement et souvent les rédacteurs ne reçoivent comme rétributions que des mois et même des années de prison. C'est le cas du *Vihari*, dont trois rédacteurs étaient arrêtés et condamnés l'un après

l'autre. Mais cela ne faisait pas dévier leur attitude ni leur façon de penser. Combien d'« employés » peuvent-ils en dire autant ?

L'agitation est particulièrement forte depuis la guerre russo-japonaise. Deux faits significatifs marquent l'état d'esprit de l'indigène. La statue de la reine Victoria fut défigurée à la veille de son anniversaire.

La Bande-Mataram — la Marseillaise indienne — fut rapidement répandue et chantée dans tous les dialectes de l'Inde.

Des Amsilam Samite — sociétés d'entraînement moral et physique — se fondent partout comme par enchantement. Le boycottage des marchandises anglaises et le débauchage des troupes indigènes sont laborieusement étudiés.

Ces efforts inlassables apportent des résultats. Au mois de janvier 1915, plusieurs régiments se mettaient en mutinerie et, à cause de l'interruption du commerce anglo-indien, les banques coloniales de la Cité évaluent à un milliard de francs la perte sur les traites restées impayées pendant l'année 1920.

Le malheur du pays fait disparaître la différence de castes et de religion. Riches et pauvres, aristocrates et paysans, mahométans et bouddhistes, tout s'unit dans le même effort.

Des gens avancés, des Universitaires tels que Hardayal et autres sacrifient leur fortune, refusent les plus hautes fonctions que le gouvernement colonial voulait leur conférer pour les mieux dompter, vont, de village en village, prêchant la cause de l'indépendance. Les étudiants, les petits écoliers se partagent le travail de la propagande.

De leur côté, les partisans de l'action directe ne restent point inactifs, ils se chargent de liquider, d'expédier les magistrats partiaux, les traîtres et les gens trop zélés de la police politique. Les vice-rois et les gouverneurs ne leur font pas peur par les titres ronflants, les faits de 1907, 1908 et 1909 le prouvent. En 1911, un petit garçon de 16 ans jetait des bombes dans la voiture d'un chef bien connu du département d'investigation, en pleine rue et en plein jour. Le courage n'a point d'âge.

La liste des martyrs est douloureusement longue. En dix ans, sans compter des massacres collectifs, il n'y a pas moins de 200 qui ont arrosé de leur sang l'arbre de la révolution et de l'idéal. Parmi ces martyrs, il y a 70 étudiants, 16 instituteurs, 20 propriétaires, 23 ou 25 commerçants, 7 médecins, 20 fonctionnaires. 50 de ces sacrifiés n'étaient âgés que de 16 à 20 ans !

C'est pourquoi les maîtres s'inquiètent, presque pris de panique. Un gentleman ne s'est-il pas écrié : « Si cela continue, « nos gens respectables seront obligés de se débiter » (our respectable men will be frightened away from this country).

Alors, parallèlement à la machine de répression impitoyable, fonctionne l'obscurantisme intégral.

Les « Samiti » sont dissoutes, leurs adhérents arrêtés, toutes les réunions et toutes les associations politiques sont interdites. Les « Emergency measures » poussent comme des champignons. Cette pluie de mesures répressives ne fait qu'épanouir plus violemment les fleurs révolutionnaires.

Un soulèvement général fut préparé en 1914 et 1915. Il a malheureusement échoué. Plusieurs centaines d'émigrés sont revenus au pays bien résolu à briser d'un seul coup de poing le joug qui pèse sur leur pays. Ils ont été signalés et tous furent arrêtés avant de pouvoir mettre le pied sur la terre natale qu'ils se promettaient de libérer ou de mourir. Une fois de plus, la chance est du côté du voleur !

Mais le foyer est allumé, rien ne peut plus l'étouffer. Des mots d'ordre passent de bouche en bouche. Les « samiti » se réunissent clandestinement. Les emprunts pour l'indépendance se font rapidement, soit par des souscriptions volontaires, quelquefois par *daïcots*.

Nous croyons de notre devoir de donner ici quelques explications sur le mot « *daïcot* », jusqu'ici mal interprété par les occidentaux. Les Anglais disent *daïcot* comme les Français disent piraterie. Les uns et les autres ne font aucune différence entre le banditisme et la souscription quelquefois obligatoire pour une cause commune, comme ils ne font aucune différence entre les patriotes luttant pour leur pays et les racailles des villes.

Pour faire quelque chose, il faut naturellement des fonds, et pour trouver des fonds, il faut bien aller les chercher où ils se trouvent.

Pour démontrer la probité des membres de « Samiti » chargés de la Finance du Comité révolutionnaire, il nous suffit de citer les exemples suivants :

L'un des articles des statuts de la Samiti porte que tout adhérent doit se rappeler qu'il est en train d'œuvrer pour la Révolution, qui a pour but le rétablissement du Droit violé de tout et non la réjouissance personnelle de quelques-uns. Que tous les membres doivent s'abstenir de toute boisson alcoolisée, de tout luxe et de tout superflu.

Après chaque souscription obligatoire ou *daïcot*, un reçu est envoyé au souscripteur. Voici l'extrait d'un passage de ce reçu :

« Vous devez, cher compatriote, comprendre, que pour libérer notre pays bien-aimé de l'esclavage, il faut du sacrifice, de la confiance et la sympathie de tous nos compatriotes. Si tous ceux qui, comme vous, possèdent des moyens, com-

« prenaient les difficultés de notre travail et contribuaient volontairement à notre œuvre, nous ne serions pas obligés de vous déranger ainsi.

« La liberté et la puissance du Japon sont dues au sacrifice et à l'abnégation de tous ses enfants. Que l'âme de notre patrie fortifie le cœur et éclaire la pensée de nos frères ! etc...  
« Signé : I. B., Secrétaire des Finances de la Section de B. de la Société de l'Indépendance des Indes. »

Le mouvement se consolide au fur et à mesure qu'il se propage. Et se sentant assez fort, il sort de l'ombre pour revenir en pleine lumière, sous les yeux inquiets des officiels. Un Congrès fut réuni, vingt mille délégués y étaient présents. Quelques « socialistes » anglais y prenaient part, ils ont été assez vertement reçus à cause de leur doctrine rose pâle.

Mahatma Gandhi y posait la première pierre de l'édifice de non-coopération et de non-violence. Cette politique se poursuit avec succès. Les enfants désertent l'école anglaise. Les avocats quittent le tribunal anglais. Les employés et les ouvriers ne travaillent plus dans les bureaux et les ateliers où les patrons sont anglais. Plus de relations, plus de commerce entre Anglais et Indiens. Pour soutenir le mouvement, des fonds de secours sont nécessaires. En trois mois de temps, on a recueilli plus de soixante millions de francs. De riches Indiens transfèrent leurs maisons en écoles. Les différends se jugent devant les Tribunaux indigènes nouvellement constitués. Certains Indiens offrent de verser jusqu'à trente millions par an « jusqu'à l'indépendance complète ».

Devant un pareil sursaut, le drapeau qui n'avait jamais vu le coucher du soleil risque de tomber dans la lune. L'impérialisme anglais ne sait plus où donner de la tête. Il croyait qu'en remettant une feuille d'un traité de commerce à la République russe, il pouvait empêcher l'esprit révolutionnaire de pénétrer aux Indes, tout comme un buvard sur une goutte d'encre !

Il se sert de Constantin comme d'un éteignoir pour étouffer le foyer de panislamisme. Il ramasse Fayçal pour soutenir l'édifice croulant de son impérialisme dans l'Orient. Et après ? Il pourra du moins se consoler en se disant que lorsque son échéance sera arrivée pour quitter l'Inde, il entraînera fatalement dans sa chute l'impérialisme français, qui est aussi odieux, en opérant dans l'Indochine.

NGUYEN AI QUAC

## ESPAGNE

### La fin du nationalisme catalan

M. Cambó, retour de son voyage en Norvège, a accepté définitivement le portefeuille des Finances. Son premier acte a été de mettre à la tête de la Banque d'Espagne un autre catalan, le grand filateur Sedo.

Cette nouvelle entrée des autonomistes catalans dans les Cabinets espagnols (il y en eut une première en 1918) consacre l'accession au pouvoir de la grande bourgeoisie catalane ; elle signifie, en même temps, la disparition du mouvement catalaniste, dont Cambó était le leader.

Depuis 20 ans, Barcelone et les 4 provinces catalanes, ces Flandres espagnoles, étaient le siège d'une Ligue régionaliste, presque nationaliste-séparatiste, en tout cas très active, qui revendiquait l'autonomie de la Catalogne contre le pouvoir de Madrid, auquel elle reprochait son centralisme incompétent, la corruption de ses préfets et fonctionnaires castillans. La *Liga* préconisait l'emploi exclusif, même pour les actes publics, du catalan ; elle a son quotidien rédigé en ce dialecte, la *Veu de Catalunya*. Elle était soutenue, subventionnée largement par les fabricants du pays. C'était un mouvement bourgeois, nationaliste et clérical. Il s'expliquait par le fait que tout le gouvernement de l'Espagne était encore aux mains soit des propriétaires fonciers castillans ou andalous et de leurs représentants, comme Romanones, Silvela, Sanchez Guerra, soit des avocats fondés de pouvoirs des sociétés financières tels que Dato, Maura, Sanchez-Toca, Garcia Prieto.

Les industriels catalans, fiers des 3 millions et demi de broches de leurs filatures, fiers des centaines de millions retirés de leur commerce avec les belligérants, voulaient leur part du Pouvoir, de même qu'ils étaient déjà les maîtres du marché intérieur, bien décidés à le conserver jalousement par des droits de douane prohibitifs. Tout nationalisme n'a-t-il pas ses racines dans l'exclusivisme, dans le monopole, dans l'intérêt bourgeois ?

En 1917, Cambó et sa Ligue régionaliste ne craignirent pas de se coaliser avec les républicains et les socialistes pour conquérir le Pouvoir, même en profitant des troubles d'alors et de la grève des cheminots ; on put voir Cambó parcourir Barcelone en automobile pour prêcher l'agitation contre le Gouvernement Dato. Battus par celui-ci, les gens de la *Liga* sollicitent

en 1918 le concours des syndicalistes de la Confédération Nationale du Travail pour obtenir l'autonomie catalane. Les bourgeois, habitués à tirer des salariés leurs profits, trouvent naturel de leur demander aussi tous les autres efforts et les sacrifices. Mais les syndicalistes ripostèrent finement en exigeant des garanties de ce que le futur régime catalan concéderait aux travailleurs des avantages économiques et politiques, le contrôle des ateliers. Ces messieurs ayant refusé, les ouvriers leur dénièrent tout concours et, de cette réponse le nationalisme catalan fut condamné, mourut. La lutte de classe, si intense spécialement en Catalogne, l'a tué.

MM. Cambó, Ventosa et les autres pontifes de la *Liga* abandonnèrent ce cadavre, mais, dans leur rage, ils ont manifesté crûment leur réactionnarisme ; ils ont encouragé, sinon provoqué, la sauvage répression entreprise contre le syndicalisme. Ils prennent, à présent, leur part de pouvoir dans le Gouvernement de coalition Maura.

PRADOS.

## EXTREME - ORIENT

Comme nous l'avons déjà dit malgré le fil de fer des militaristes japonais, les idées communistes ont pénétré dans presque tout l'Extrême-Orient. En effet, nous venons d'apprendre que les fédérations communistes des trois grands pays d'Extrême-Orient — la Corée, la Chine et le Japon — ont décidé d'envoyer respectivement une délégation auprès de la III<sup>e</sup> Internationale de Moscou. Ce fait est d'autant plus significatif que c'est la première fois que nos camarades de là-bas nouent des relations directes et officielles — si nous pouvons nous exprimer ainsi — avec le véritable organe international.

\*\*

En ce qui concerne la Corée, nous avons fait ressortir, lorsque nous traitions du mouvement communiste en Corée, que le terrain y est tout préparé pour l'avènement du Proletariat : des confiscations arbitraires et des impôts exorbitants, pratiqués par nos agresseurs, ont prolétarisé presque tous les Coréens ; la faillite de la Société des Nations a ôté tout espoir aux hésitants, etc. Disons seulement que nous possédons deux centres de propagande : la Sibérie et Shanghai. La délégation dont nous avons parlé plus haut a été nommée par un Congrès

des communistes coréens, qui a eu lieu à Shanghai le mois dernier. Comme la fédération de Sibérie a déjà sa délégation à Moscou, nous souhaitons ardemment que les deux délégations se mettent, le plus tôt possible, d'accord pour établir notre unité communiste nationale qui, seule, est conforme au programme de Moscou et permet de ne pas laisser se disséminer nos efforts.

En Chine, ce sont surtout les intellectuels — lettrés et étudiants — qui se sont livrés à l'organisation et à la propagande du communisme. La pénétration de celui-ci ne date que de quelques années. De jeunes professeurs de l'Université de Pékin ont commencé, après l'établissement des Soviets en Russie, une propagande très active et très hardie en faveur de ce qu'on appelle « mouvement nouveau » ou « civilisation nouvelle », qui n'est autre chose que le Communisme. Leur premier organe — une revue hebdomadaire appelée « Jeunesse Nouvelle » — qui a vu le jour en 1918, se proposait de propager, outre les idées de paix, la réforme de la langue chinoise. Comme celle-ci est la base de toute propagande, il est bon d'insister un peu sur ce point.

Tout le monde sait que le chinois écrit — composé d'images, de symboles et d'expressions historiques — est très difficile à comprendre et, par conséquent, ne peut être écrit et lu que par une toute petite minorité. Pour pouvoir faire pénétrer les idées de la « civilisation nouvelle » dans la masse même, la « Jeunesse Nouvelle » prit l'initiative hardie d'imprimer ses articles en un langage vulgaire, qui correspond à peu près à la langue parlée. Maintenant, cette réforme logique et nécessaire est couronnée de succès ; la plupart des journaux chinois suivent l'exemple de la « Jeunesse Nouvelle » et les lecteurs en sont considérablement augmentés.

Au début de cette année, les communistes chinois ont créé un organe officiel (revue hebdomadaire aussi), qui a pour titre : « Parti Communiste ». En même temps que cette publication, le parti communiste chinois a été pour ainsi dire unifié. Dans ces conditions, il est tout naturel qu'il cherche à faire régulariser sa situation à Moscou en y envoyant une délégation.

Quant au mouvement communiste au Japon, son développement suit la voie la plus logique, c'est-à-dire qu'il suit le développement du capitalisme. Avant même la guerre 1914-1918, le capitalisme y était déjà en plein progrès ; depuis 1914, en trafiquant des armes et des munitions, l'industrie et le commerce du Japon ont pris un tel essor qu'il est arrivé presque au même niveau que le capitalisme occidental. Il n'y a donc

aucune raison pour que le prolétariat japonais ne soit aussi développé que celui de l'Occident.

A l'instar de leurs camarades coréens et chinois, les communistes japonais veulent adhérer à la III<sup>e</sup> Internationale.

L'adhésion que les trois délégations extrême-orientales vont apporter à Moscou fera certainement réfléchir les hésitants de l'Occident. Puissent-elles s'entendre avec le Comité exécutif de la III<sup>e</sup> Internationale pour arrêter le programme de la grande Révolution en Extrême-Orient.

HETZA.

## A travers les livres

Pierre GILLIARD. — *Treize ans à la Cour de Russie. Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, in-8°, 264 pages. Payot, Paris 1921.

Bien que Pierre Gilliard ait été attaché pendant treize ans à l'éducation des enfants de Nicolas II et que, les souverains russes l'aient toujours traité comme un ami, on ne doit pas s'attendre à trouver dans son livre beaucoup d'éclaircissements sur l'histoire contemporaine. Cette insuffisance doit d'autant moins nous surprendre qu'on la rencontre déjà dans ce qu'a écrit Filon, qui avait été le précepteur du fils de Napoléon III. Ce n'est pas à lui qu'il faut s'adresser pour connaître les négociations entreprises par les bonapartistes en vue d'obtenir que les Allemands aidassent les partisans de l'Empire à faire remonter Napoléon sur le trône, ou sur les manœuvres au moyen desquelles on amena Mac-Mahon à ne pas soutenir le comte de Chambord, en 1873, ou sur les préparatifs du coup d'Etat du 16 mai 1877.

Notre auteur semble avoir été dominé par la crainte de fournir des armes aux gens qui n'acceptent les yeux fermés les affirmations de notre diplomatie. Aux pages 82, 84, il décrit la crise de conscience qui aurait longtemps retenu le tzar au moment de la déclaration de guerre ; mais il s'en rapporte aux sources officielles plus qu'à ses souvenirs quand il parle des mobilisations des armées russes et autrichiennes ; Jacques Mesnil a exposé dans l'« Humanité » du 12 août 1921 que cette dernière opération fut décidée le 31 juillet au matin et la première le

30 juillet à quatre heures du soir, tandis que d'après Pierre Gilliard les Russes auraient mobilisé le 31, après avoir reçu, le 29, la nouvelle de la mobilisation autrichienne. Les affirmations de Jacques Mesnil sont fondées sur le récit de l'ambassadeur Paléologue et sur les documents publiés par le gouvernement autrichien après la révolution.

Notre auteur s'est surtout attaché à défendre la tzarine contre l'accusation de germanophilie si souvent portée contre elle par les journalistes officieux de l'Entente. Elle avait été la petite fille préférée de la reine Victoria qui lui avait appris à détester Guillaume II (p. 34). Le 3 août 1914, elle disait à Pierre Gilliard « qu'elle n'avait jamais aimé le Kaiser à cause de son manque de sincérité ; il a toujours joué la comédie et il est si vaniteux. Il m'a constamment reproché de ne rien faire pour l'Allemagne et il a mis tout en œuvre pour détacher la Russie de la France. Cette guerre il ne me la pardonnera jamais » (p. 88) — et deux jours après elle exprimait la crainte que le Kaiser n'eût envoyé le grand-duc de Hesse sur le front russe pour se venger d'elle ; « il est bien capable de cette vilénie ». Lorsque la famille impériale fut internée à Tobolsk, le prince Dolgouky, ancien maréchal de la cour, reconta « que les journaux parlaient d'une clause secrète du traité de Brest-Litovsk par laquelle les Allemands auraient exigé que la famille impériale leur fut remise saine et sauve ; la tzarine murmura : « Après ce qu'ils ont fait à l'empereur j'aime mieux mourir en Russie que d'être sauvée par les Allemands » (p. 215-216). Rien dans le livre ne nous permet de deviner à quel fait la tzarine entendait faire allusion.

Il semble bien, d'après le livre de Pierre Gilliard, que la Russie n'ait pas été aussi passive qu'on l'a prétendu. Le 5 août, l'impératrice disait : « Que deviendra l'Allemagne ? Quelle humiliation ! Quel écrasement ! Et tout cela par la faute des Hohenzollern, par suite de leur orgueil fou et leur ambition insatiables. La Prusse a fait le malheur de l'Allemagne. On a trompé le peuple allemand ; on lui a inculqué des sentiments de haine et de vengeance qui n'étaient pas dans sa nature. La lutte va être terrible, monstrueuse et l'humanité marche au-devant d'effroyables souffrances ». Il semble donc que dès le début de la guerre il eût un plan arrêté pour ruiner l'Allemagne, comme on devait le faire plus tard par le traité de Versailles. Et le même jour le tzar disait que les Allemands avaient tout l'Europe contre eux sauf l'Autriche ; il parlait de l'Italie comme s'il eût été sûr de son entrée dans l'Entente (p. 80-90) ; il est donc extrêmement difficile de croire que l'Empereur ait été poussé à bout par la perfidie germanique (p. 83).

On ne voit pas non plus quels pouvaient être les sentiments

de vengeance qu'on aurait inculqués à l'Allemagne et dont parlait l'impératrice le 5 août. Le 3 elle aurait dit que le Kronprinz avait amené son père malgré lui à des idées de guerre, parce que le parti militariste prussien haïssait la Russie ; on a toujours cru cependant que les « Junkers » étaient de grands admirateurs des tzars ; la haine de la Russie n'était vraiment forte que dans le parti de la sociale-démocratie.

Au mois d'avril 1918 Sverdlof, président du comité central de Moscou, envoya le commissaire du peuple Yahovlef pour remener le tzar de Tobolsk à Moscou. Suivant notre auteur, les Allemands voulaient obtenir que Nicolas acceptât le traité de Brest-Litovsk, moyennant quoi ils l'auraient remis sur le trône. « Ce plan échoua grâce à la résistance de l'empereur Nicolas II qui fut probablement victime de sa fidélité à ses alliés. » (p. 236) ; mais on ne nous donne aucun détail sur cette négociation secrète ; les seuls passages du livre qui y fassent allusion se trouvent aux pages 219 et 261 ; le 25 avril l'impératrice déclara qu'elle ne pouvait pas laisser partir l'empereur seul : « On veut essayer de le pousser à quelque chose de mal, en lui donnant des inquiétudes sur la vie des siens ; l'empereur leur est nécessaire ; ils sentent bien que lui seul représente la Russie. A nous deux, nous serons plus forts pour résister et je dois être à ses côtés dans cette épreuve. » — et vers la fin du livre on nous apprend que « soutenu par l'impératrice, l'empereur prisonnier avait repoussé toutes les compromissions avec l'ennemi qui avait ruiné leur patrie en lui ravissant l'honneur ». Serait-ce que Yakovlef aurait été chargé d'exprimer au tzar les projets de l'ambassadeur allemand Mirbach ?

Le voyage de Tobolsk à Moscou ne put s'accomplir parce que le train fut arrêté à Ekaterinbourg. Pierre Gilliard suppose que Sverdlof joua un double jeu et que, tout en feignant d'obtempérer aux instances de Mirbach, il s'entendit avec les commissaires d'Ekaterinbourg pour ne pas laisser échapper le tzar (p. 237). Mais dans quel but aurait-il agi de la sorte ? Le récit que Pierre Gilliard donne de la mort du tzar est surtout fondé sur l'enquête judiciaire faite par les magistrats « blancs », au temps où Ekaterinbourg fut au pouvoir de Koltchak. Plus tard les bolcheviks accusèrent les socialistes révolutionnaires d'avoir fait massacrer la famille impériale pour rendre les bolcheviks odieux aux moujiks ; en septembre 1919 cinq socialistes révolutionnaires furent condamnés à mort pour ce meurtre (p. 254).

\*\*\*

Le 5 septembre 1915 le tzar avait pris le commandement personnel de son armée ; cet acte fut unanimement regardé comme un gage de fidélité à l'Entente (p.117). Les Allemands

reconnaissant alors qu'ils n'arriveraient point à obtenir une paix séparée cherchèrent à susciter le mécontentement dans le pays (p. 135), comme il était difficile de s'attaquer directement au tzar pour lequel le peuple avait un sentiment de respect religieux, on s'en prit à l'impératrice contre laquelle on accumula toutes les calomnies possibles ; par d'habiles provocations on chercha à la faire passer pour traître. Pierre Gilliard croit avoir eu une preuve de la perfidie de l'espionnage allemand : un jour un personnage, dont on n'a pas pu retrouver la trace, se présenta dans un hôpital à l'aide de faux papiers et remit au nom de l'impératrice des cadeaux à des officiers allemands, sans entrer dans les salles où étaient soignés les officiers russes (p. 143).

On tira grand parti contre l'impératrice de la protection qu'elle accordait à Raspoutine, qui avait été introduit à la cour sur la recommandation du recteur de l'Académie de théologie. Ce moujik sibérien était un mystique détraqué qui passait facilement après des nuits d'orgie à des semaines d'extase religieuse (p. 106). La tzarine le vénérait comme un saint parce qu'elle croyait que ses prières pouvaient sauver la vie du tzarévitch. Celui-ci était atteint d'hémophilie, maladie inguérissable dans laquelle les moindres accidents amènent des hémorragies très difficiles à arrêter. Raspoutine n'est pas le seul sorcier qui ait exercé à cette époque de l'influence à la cour ; le docteur Encausse, plus connu sous le nom de Pappus et le boucher lyonnais Philippe, furent de grands personnages au temps de Nicolas II. Pierre Gilliard croit que les socialistes révolutionnaires et les espions allemands veillaient avec soin sur la vie de Raspoutine qui leur rendait le grand service de compromettre l'empereur (p. 153). Beaucoup de moujiks étaient favorables à Raspoutine. « Pour une fois qu'un des nôtres était arrivé jusqu'au tzar, disaient-ils après sa mort, les seigneurs l'ont tué (p. 156). Au mois de juillet 1914, on essaya de le faire disparaître ; il échappa grâce aux soins d'un habile chirurgien envoyé de Pétersbourg à l'hôpital de Tioumen. Comme il était opposé à la guerre qui devait, d'après lui, amener les pires calamités sur la dynastie et sur le pays tout entier (p. 83), on a le droit de supposer que la camarilla belliqueuse avait voulu le supprimer. Le 30 décembre 1916 alors qu'il y avait une lutte très vive entre les conservateurs, partisans d'une paix séparée, et les partisans de l'Entente, Raspoutine fut assassiné. Il ne serait pas impossible que l'ambassade d'Angleterre, qui devait jouer un rôle si considérable dans la révolution de mars 1917, ait pris part à ce crime.

Suivant notre auteur Ludendorff aurait eu tort d'écrire, dans

ses mémoires, que la révolution fut provoquée par l'Entente, le mouvement fut, d'après lui, soutenu et non provoqué par les Alliés (p. 161). Cela veut dire, en bon français, que ceux-ci subventionnèrent les libéraux auxquels l'ambassadeur anglais attribuait une popularité qui leur manquait totalement. Bien que le tzar eût pris les engagements les plus solennels envers l'Entente, on se demandait dans les milieux diplomatiques si le souverain ne finirait point par céder aux « extrémistes de droite qui voyaient leur salut dans un compromis avec l'Allemagne » (p. 158). Les libéraux paraissaient plus sûrs. Ce ne serait pas d'ailleurs la première fois que le « Foreign Office » aurait contribué à renverser un gouvernement dont il se défiait. L'impératrice était fort opposée aux libéraux, qui lui semblaient incapables de conduire les affaires d'un peuple de paysans ; la manière dont ils ont usé du pouvoir en 1917 montre qu'elle n'avait pas tort de les trouver absurdes. Elle devait les détester d'autant plus qu'elle connaissait le projet que certains groupes de la cour avaient formé de l'interner dans un couvent.

A la fin de son livre Pierre Gilliard nous apprend que les souverains russes « sont morts martyrs de l'humanité ». Formule assez énigmatique, que Raymond Poincaré sera désespéré de ne pas avoir inventé, car elle est vraiment digne de son génie.

Mathias MORHARDT. — *Les Origines de la guerre*, in-18, 67 pages, Paris, Société d'Etudes Documentaires et Critiques sur la Guerre.

L'article 231 du traité de Versailles a obligé l'Allemagne à reconnaître qu'elle a imposé à l'Europe la guerre de 1914 par l'agression de son armée et de celles de ses alliés ; les trois hommes, qui se regardent comme les représentants les plus éminents du génie français, Clemenceau, Mandel, Tardieu, s'imaginent que l'histoire devra enregistrer purement et simplement ce que les chefs de l'Entente ont inscrit sur le torchon versaillais ; de même les amis du général Mercier s'étaient imaginé que le monde devrait s'incliner devant les arrêts des deux conseils de guerre qui avaient condamné Dreyfus. La Ligue des Droits de l'Homme, qui prit jadis à partie avec violence les chefs de l'armée française au nom de la Justice, de la Vérité et de la Liberté, voudrait nous imposer aujourd'hui le respect de nos fantoches civils.

Mathias Morhardt avait accusé Philippe Berthelot d'avoir dit, le 1<sup>er</sup> août 1914, qu'il était trop tard pour arrêter le cours des événements qui menaient à la guerre ; Ferdinand Buisson, qui

joue avec tant de succès le rôle des pères nobles de la vieille comédie, a sommé son collègue de la Ligue d'avoir à se rétracter parce que au ministère des Affaires étrangères on nie le propos tenu (après avoir d'abord contesté que l'ambassadeur suisse fût venu le 1<sup>er</sup> août au Quai d'Orsay). *Il était trop tard* parce que, suivant les employés du ministère, l'Allemagne avait brusquement déclaré la guerre à la Russie la veille. En fait, la déclaration de guerre eut lieu le 1<sup>er</sup> août à 7 heures du soir. Il était trop tard le 1<sup>er</sup> août au matin parce qu'on avait fait assassiner Jaurès le soir du 31 juillet.

Les discussions auxquelles cet incident ont donné lieu, nous permettent de connaître quelques détails curieux que Mathias Morhardt n'a pas osé reproduire dans sa brochure. Il nous dit à la page 24 que le 31 juillet, à 11 h. 15 du soir, l'ambassadeur autrichien vint faire une démarche pacifique au ministère des Affaires Etrangères et que le ministre n'était pas là. La *Vie Ouvrière*, du 3 juin 1921, nous apprend que Viviani était à cette heure chez une femme et qu'il eût été facile de l'y découvrir. Dans le numéro du 12 août, ces renseignements sont complétés de la manière suivante : quand Viviani fut retrouvé, il prononça « ce mot historique que nous serions bien sots de ne pas faire graver, tant il éclaire le fond de l'âme d'un président du conseil de la III<sup>e</sup> République, à l'apogée du régime capitaliste : Quelle époque ! on ne peut même plus tirer son coup tranquillement ! »

Si le mot prononcé par Cambronne sur le champ de bataille de Waterloo symbolise bien l'épopée militaire de la Révolution et de l'Empire les paroles de Viviani symbolisent encore mieux le cynisme des Intellectuels de la démocratie. Je m'associe donc à la proposition de Monatte et je demande qu'elles soient gravées en lettres d'or sur l'arc de triomphe de l'Etoile.

Victor SERGE. — *Les Anarchistes et l'Expérience de la Révolution russe*, in-18, 47 pages: Bibliothèque du Travail, Paris, 1921.

Aux yeux du futur historien des idées, le résultat le plus frappant qu'auront eu les bouleversements de la Russie contemporaine sera probablement l'obligation qui s'impose aujourd'hui au monde socialiste de se renouveler intellectuellement. Les chefs reconnus des doctrines révolutionnaires avaient acquis leur autorité bien moins par la puissance de leur génie que par leur obstination, leur fidélité à une orthodoxie et un certain talent dialectique ; ils croyaient que la simplicité, la clarté et la logique sont des caractères certains de vérité ; les événements de la Russie nous montrent, au contraire, que la

réalité est complexe, obscure et pleine de contradictions. Les gens d'un jugement médiocre considèrent trop souvent que les praticiens suivent une conduite injurieuse pour eux, quand ils se soumettent à la réalité au lieu de répéter les enseignements scolastiques ; Jean Grave, au nom de sa papauté anarchiste, et Kautsky, au nom de sa papauté socialdémocratique, ont excommunié solennellement Lénine ; beaucoup d'excellents militants socialistes se demandent si la politique économique actuelle des Soviets n'aboutit pas à une véritable trahison, rappelant celle des anciens réformistes.

Les anarchistes ont éprouvé de très grandes désillusions. Ils avaient été heureux de constater que Lénine, Zinovico et Boukharine avaient remis en honneur les thèses antiétatistes de Marx et d'Engels, que les pontifes de la socialdémocratie avaient soigneusement dissimulées. « Seuls, avant le bolchevisme, les anarchistes étaient anti-démocrates et anti-patriotes... Et ce n'est pas sans raison que, de février à octobre 1917, dans l'intervalle des deux révolutions, bolchevistes et anarchistes collaborèrent fraternellement: Pendant les journées décisives de juillet et d'octobre, l'initiative de l'action leur appartenait également » (P. 10). Plus tard, des conflits plus ou moins violents éclatèrent, lorsque le Gouvernement soviétique s'organisa pour réaliser la dictature du prolétariat. Aujourd'hui, le mouvement anarchiste est devenu à peu près nul partout où il n'a pas voulu suivre les bolcheviks. (P. 25.)

L'auteur n'est pas sans éprouver des craintes sérieuses sur l'avenir du nouvel Etat qui se constitue en Russie ; les bolcheviks se trompent peut-être en pensant que l'Etat disparaîtra par un processus naturel. « Le pouvoir exerce sur ceux qui le détiennent une influence néfaste qui se traduit souvent par de déplorables déformations professionnelles. Il attire invinciblement les profiteurs, les politiciens, les autoritaires de race, les malins: Cette foule, composée d'éléments essentiellement contre-révolutionnaires, écarte automatiquement du Pouvoir les esprits libres, les caractères fiers et simples, les hommes que dégoûtent l'intrigue et l'arrivisme... Or, parmi les communistes, quelques-uns, par tempérament, sont enclins à méconnaître le danger ; d'autres se laissent séduire par les avantages du Pouvoir ; ce sera le rôle des communistes libertaires de rappeler, par leur critique et par leur action, qu'il faut à tout prix empêcher la cristallisation de l'Etat ouvrier. » (Pages 33-34.)

L'auteur se fait une idée très juste de la contradiction qui existe entre l'Etat et la production. Il définit assez judicieusement l'Etat « une machine à tuer ». Il estime que les essais de militarisation de travail en Russie ont montré que les méthodes

jacobines peuvent servir comme un expédient dans des moments très difficiles, mais qu'elles ne peuvent contribuer au rétablissement durable de la production. (P: 36-37.)

Il y aurait ici des considérations importantes à présenter au point de vue de l'histoire des institutions. Si le droit civil est tout pénétré de l'économie de la production, le droit public a été principalement fondé sur des organisations militaires. Le droit civil conduit généralement les philosophes aux idées de libre recherche, de responsabilité, de discipline consentie par le producteur ; le droit public se laisse très facilement dominer par les idées de coercition arbitraire, de commandement centralisé et de fausse justice, subordonnant la conscience véritable de la justice aux intérêts du Pouvoir ; c'est ainsi qu'on a souvent regardé les Conseils de guerre comme incapables de rendre une véritable justice, parce qu'ils sont seulement les exécuteurs de la volonté de l'Etat.

Je trouve, à la page 41, une observation qui me semble très féconde : « Dans les succès de la Russie des Soviets (victoires militaires, victoires morales et relatives, victoires économiques puisqu'elle vit en dépit de tout) peu de mérite revient à l'autorité. Bien des choses ont été faites malgré elle et presque toutes ne se font, même quand la contrainte y concourt, que grâce à l'idéalisme révolutionnaire, grâce à l'action des intérêts nouveaux et d'une foule de facteurs sociaux où la coercition n'entre guère en ligne de compte. Celle-ci, au contraire, se révèle parfois à peu près impuissante ; ce n'est pas par son appareil de contrainte que l'Etat soviétique se maintient, mais par son appareil d'agitation et de propagande, surtout parce qu'il est l'expression la plus profonde des intérêts du prolétariat. » (P. 41-42.) Pareille observation a été faite souvent sur la Révolution française.

Si nombreuses et si bien fondées généralement que soient les critiques provoquées par l'expérience de la Révolution russe, l'auteur ne défend pas moins avec beaucoup d'énergie le Gouvernement soviétique. La dictature du prolétariat, les conseils d'ouvriers, la terreur, la guerre de défense révolutionnaire, l'établissement de puissantes organisations révolutionnaires lui semblent être des nécessités historiques, dont on avait déjà fait l'épreuve pendant la Révolution française. Ces expériences avaient été généralement oubliées. Une révolution n'est jamais la fête que des historiens, plus poètes qu'historiens, nous avaient promise. C'est une tempête où triomphe l'imprévu. « Cette notion de la révolution-réalité dure et implacable labeur, opposée à la révolution-légende, est, pour le militant, la première et l'une des plus importantes acquisitions psychologiques des années qui viennent de s'écouler. C'est, telle qu'elle

est, avec toutes ces conséquences redoutables, avec tous les risques qu'elle comporte et les sacrifices qu'elle impose, qu'il faut vouloir la révolution, parce qu'elle est inévitable et nécessaire, parce qu'elle est la condition du développement ultérieur de l'humanité, de la grande renaissance des hommes. » (P. 11-16.)

J'espère, par cette analyse fidèle, avoir donné une idée de la masse de grands problèmes que l'auteur présente avec une passion qui s'allie très bien à la perspicacité.

PIERRE PASCAL. — *En Russie rouge*, in-16, 87 pages.  
Librairie de l'Humanité, 1921.

Cette brochure a été écrite pour mettre les Français en garde contre les mensonges que propage impudemment la grande presse parisienne. On a fait beaucoup de bruit à propos d'atrocités commises par les Commissions extraordinaires (Tchéka) ; l'auteur, qui a pu consulter les pièces, dit qu'en 1918 et 1919 elles ont fait fusiller 9.461 personnes, dont près de 2.600 étaient des criminels de droit commun. Lorsqu'un grand complot, en octobre 1919, faillit livrer Cronstadt et Pétrograd à Ioudenitch, 4.311 contre-révolutionnaires furent arrêtés et 120 seulement furent condamnés à mort. La tolérance des bolcheviks a dépassé de beaucoup celle que l'on a rencontrée durant la guerre dans les nations de l'Entente ; le commandant Guibert et le lieutenant Charpentier, arrêtés sur le front en flagrant délit d'espionnage, ont été seulement enfermés.

Les hommes sur lesquels compte notre diplomatie pour gouverner la Russie au cas où le régime soviétiste serait renversé, ne ressemblent pas aux Russes réfugiés à Londres et à Paris. Ils admettent que le bolchevisme est une force essentielle, qui est appelée à durer en évoluant. La République des Soviets est, à leurs yeux, le véritable représentant de la Russie attaquée de toutes parts par les amis de l'Entente. L'imitation des démocraties occidentales est devenue odieuse à tout le monde. Presque toute la Russie éprouve maintenant le désir de se rapprocher de l'Allemagne ; et cette opinion est celle des anciens partisans de la politique ententophile, de ceux-là même sur qui les gouvernements de l'Entente comptaient. « Une évolution formidable s'est accomplie dans les esprits ».

Georges SOREL.

Romain ROLLAND. — *Pages choisies*, avec une introduction et des notices par Marcel Martinet. Ollendorff, éditeur.

Sous ce titre modeste, l'auteur nous donne plus qu'une anthologie, une étude raisonnée du caractère et de l'œuvre de celui dont la pensée a victorieusement résisté à la grande tourmente, pour s'être placée à une hauteur telle qu'elle planait véritablement au-dessus de la mêlée sanglante. Le second volume, qui ne paraîtra que dans quelques mois, traitera de l'action de Romain Rolland durant la guerre. Le premier, où n'apparaît encore aucune préoccupation d'ordre directement social, laisse prévoir la suite d'un effort puissant et continu, dont la caractéristique est la sincérité; mais Martinet s'est soigneusement abstenu de donner à son exposé l'apparence d'une polémique; c'est du développement logique de l'œuvre qu'il étudie que jaillira, à un moment donné, l'étincelle de vie collective qui lui donne sa pleine signification.

Il étudie d'abord l'homme, le plus beau titre qu'on puisse décerner à celui qui a écrit: « Ils sont rares ceux qui sont des hommes »; puis, dans la première partie, il part de la musique, l'inspiratrice artistique de Rolland et des œuvres de critique qu'il lui a consacrées: l'*Histoire de l'Opéra* (sa thèse de doctorat), *Musiciens d'autrefois*, *Musiciens d'aujourd'hui*, *Voyage musical au pays du passé*, *Haendel*, pour passer en revue les *Vies des hommes illustres*, où la place la plus importante revient encore à Beethoven, à côté de Michel-Ange et de Tolstoï; il aborde ensuite l'œuvre dramatique, critique dans le *Théâtre du Peuple*, puis son Théâtre où commencent à s'affirmer des préoccupations sociales: les *Tragédies de la Foi* (*Saint-Louis*, *Aërt*, *le Triomphe de la Raison*), cette dernière préfaçant le *Théâtre de la Révolution* (*le 14 Juillet*, *Danton*, *les Loups*), avec, pour couronnement, *Le Temps viendra* (épisode de la guerre des Boers, où se trouve dénoncée, dès 1902, l'hypocrisie de la grande guerre. « Ce drame, dit Rolland, que je dédie à la civilisation, met en cause, non un peuple européen, mais l'Europe. »)

La deuxième partie commente, avec des extraits judicieusement choisis, les quatre premiers volumes de *Jean Christophe*, jusqu'à l'arrivée du jeune musicien allemand à Paris.

De l'ensemble de ce premier volume se dégage nettement, malgré les scrupules de l'auteur de ne pas influencer le lecteur et de lui laisser le soin de dégager seul l'orientation d'esprit du début de l'œuvre de Rolland, l'impression de l'importance sociale qu'aura la suite.

« Rolland, dit excellemment Martinet, n'est pas homme de

parti, et il est homme de combat. L'annexer à un groupe, faire de lui une sorte de chef politique, cela est faux et absurde, c'est le trahir; et il n'est pas moins faux et infidèle de voir en lui un contemplatif pur, réfugié dans une ataraxie pitoyable et hautaine... Rolland est libre et il pratique comme tel son droit à la libre spéculation. Mais c'est aussi parce qu'il est libre qu'il se trouve nécessairement dans l'action. »

Le comparant aux humanistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ajoute: « Comme ces grands intellectuels qui ne craignaient pas les vastes horizons, il vit « dans la mêlée » et il la délaisse. »

C'est l'art de Rolland qui est essentiellement révolutionnaire: « L'art du passé, dit-il dans le *Théâtre du Peuple*, ne suffit point à la vie; et souvent il risque de lui nuire. La condition nécessaire d'une vie saine et normale, c'est la production d'un art incessamment renouvelé, à mesure que se renouvelle la vie. »

Et dès 1903, lorsqu'il écrivait le *Théâtre du Peuple*, il estimait révolutionnaire la situation européenne: « Heureuses les époques comme la nôtre, qui ont une tâche immense à accomplir! » « L'art, dit-il n'a pas pour objet de supprimer la lutte, mais de centupler la vie, de la rendre plus forte, plus grande et meilleure. Il est l'ennemi de tout ce qui est l'ennemi de la vie. Et si l'amour et l'union sont son but, la haine peut être, à certains jours, son arme. « La haine est bonne, disait un ouvrier du faubourg Saint-Antoine à un conférencier qui s'évertuait à lui prêcher que toute haine est mauvaise; la haine est juste: c'est elle qui soulève les opprimés contre l'oppresser. Quand je vois un homme en pressurer un autre, cela me révolte, je le hais et je sens que j'ai raison ». Qui ne hait pas bien le mal, n'aime pas bien le bien. Et qui peut voir l'injustice sans tenter de la combattre, n'est ni tout à fait un artiste, ni tout à fait un homme ».

Chez Romain Rolland l'homme et l'artiste sont inséparables, l'étude de Martinet tend et parvient à le démontrer. A ceux qui n'ont pas lu toute son œuvre, elle en fait connaître l'essentiel, inspirant le désir de la connaître intégralement à ceux qui disposent du temps nécessaire; permettant aux autres de puiser dans ces extraits et ces commentaires la substantielle moelle de la pensée du grand artiste révolutionnaire, non en paroles, mais par la tête et par le cœur.

A. D.

ANDRÉ DE MADAY, professeur à l'Université de Neuchâtel.  
— *La Charte Internationale du Travail*, F. Rieder et C<sup>ie</sup>,  
éditeurs, Paris.

Le traité de Versailles, monstre hybride et non viable, conçu en de multiples séances par les cerveaux des trop mémorables « Trois », contient, dans sa treizième partie, une série d'articles, qui constituent les clauses ouvrières du traité de paix et qu'on a dénommées « Charte du Travail ».

C'est cette charte du Travail, dont M. de Maday fait l'histoire dans son livre.

M. de Maday distingue trois phases dans l'histoire de la protection internationale du travail : 1° Une période des idées et des essais ; 2° Une période d'organisation ; 3° Une période législative.

L'auteur, en bon juriste qu'il est, ne laisse pas d'être enthousiasmé, par ces textes confus, sur la protection ouvrière « pour la première fois » insérés dans un traité de paix, chose jamais vue. Beau triomphe pour la *Démocratie capitaliste*. Il croit à la magie des textes législatifs. Il considère le problème de la protection ouvrière comme résolu dès qu'« un réseau de lois sociales » garantit (?) le Droit des travailleurs, dans les pays civilisés. Dans ces conditions, nous nous étonnons qu'il n'ait fait part de sa découverte à MM. les capitalistes. Pour résoudre la crise économique, la misère, la faim, la lutte des classes, il ne tiendrait que d'enrichir la législation d'une somme de textes nouveaux : un de plus, un de moins !

L'auteur nous donne un exposé intéressant, mais bien incomplet, du mouvement pour la protection ouvrière dès le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi qu'il fait une large place aux tentatives timides de la bourgeoisie libérale. Il ne parle pas, le moins du monde, de la première Internationale, qui a porté la question sur le terrain de la lutte active contre les capitalistes, profiteurs de la production. M. de Maday est un juriste condamné à se confiner dans le cadre des textes législatifs.

Après avoir montré comment la Société des Nations décida de créer une organisation permanente pour la protection du travail, l'auteur étudie le mécanisme de la charte du Travail. La charte du Travail a créé trois organes : la Conférence générale des représentants des membres de la Société des Nations, le Bureau du Travail, qui s'occupe de réunir des documents sur la protection du Travail, et le Conseil d'administration.

La proportion des délégués des Etats, pour chaque partie

(Gouvernement, patrons, ouvriers) est la même pour les trois organismes.

Ainsi, la Conférence, qui doit se réunir au moins une fois par an, comprend 4 délégués par Etat, 2 délégués du Gouvernement, 1 délégué ouvrier et 1 délégué des patrons. Nous voyons ainsi combien sont illusoire pour le Travail les décisions de cette Conférence, les travailleurs se trouvant en minorité, grâce à un mirage habile, car dans l'état actuel du développement du capitalisme, la classe possédante a l'Etat entre ses mains, de sorte que les délégués gouvernementaux sont, en fait, solidaires des patrons.

D'autre part, les résolutions adoptées par la Conférence doivent prendre la forme de convention, « texte devant être ratifié par les Etats », ou de recommandation « principe (?) que les Etats sont invités (?) à introduire dans leurs législations nationales ». En fait, les Etats agiront comme ils l'entendront, avec les vœux de la Conférence, car il n'existe aucun moyen *pratique* de contrainte vis-à-vis des récalcitrants.

M. de Maday termine en énumérant les résultats auxquels ont abouti les Conférences de Washington et de Gênes : Loi de huit heures, protection des femmes, des enfants, travail de nuit... et il s'en félicite bruyamment. Si nous considérons les résultats réels des travaux de ces deux conférences, nous voyons ou bien qu'elles n'ont sanctionné qu'un état de choses existant, ou que les résolutions adoptées ne sont pas exécutées *pratiquement*. En effet, dans la plupart des industries, la loi de huit heures, n'est plus appliquée ; pour le reste, le capitaliste agit à peu près à sa guise.

Et M. de Maday conclut ainsi :

« Il nous paraît que bien des gens méconnaissent l'importance et la signification révolutionnaire du pacte créant la première ébauche d'un parlement international du travail et garantissant par la volonté des Nations du monde le droit international ouvrier. N'oublions pas qu'il y a deux sortes de révolutions, celles qui se font par le feu et par le sang et celles qui s'accomplissent souvent insensiblement, par la modification des bases juridiques de la Société.

« A notre avis, l'adoption de la Charte du Travail est un acte d'une portée révolutionnaire, le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire du travail. »

A la vérité, pour celui qui raisonne objectivement et impartialement, la Charte du Travail est une nouvelle tentative de la bourgeoisie d'obscurcir les cerveaux des travailleurs, un vaste trompe-l'œil dont les miroitements servent à attirer le prolétariat et à le détourner de la lutte directe.

L. PÉRO.

## LIVRES REÇUS

*Free Forms*, par Simon Felshin, chez l'auteur, 14, rue Littré, Paris.

*En Russie rouge*, par Pierre Pascal. Edition de l'Humanité.

*La Vie économique et la Reconstruction économique de la Russie des Soviets*, par J. Larin et L. Kritzmann. Edité par A. Seehof et C<sup>o</sup>, Verlag, Berlin C. 54.

*La Question agraire en Russie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, par N. Lénine. Edité par A. Seehof et C<sup>o</sup>, Verlag, Berlin C. 54.

*La Correspondance russe*, n<sup>os</sup> 1-2, 3-4, 5. Edité par Frankes Verlag, b. m. h. h., Leipzig.

*Kommunismus* n<sup>o</sup> 21/22, Wien IV, Belvedereg. 8, III. Stiege, T. 28. — *Sommaire*: La Crise de l'Internationale communiste et le III<sup>e</sup> Congrès; Otto Benedikt: L'Action offensive révolutionnaire, le problème et sa solution; Tauren: D'Eisner et Hoffman, etc., etc...

*Contre la guerre*, poèmes à réciter. Les Editions Communistes, 15, rue Marché-aux-Fromages, Bruxelles.

*Discours de Lénine au VIII<sup>e</sup> Congrès panrusse des Soviets* Edition de l'Internationale Communiste.

## La vie économique en Russie soviétique

### L'industrie russe pendant la Révolution

	Production annuelle 1913-1914	Production d'un semestre 1920	P.100 p. rappt. au temps de paix
1. Couleurs, laque, etc.	3.000.000 pouds	33.000 pouds	2,2 %
2. Papier et carton (y compris l'Ukraine)	13.500.000 —	1.030.000 —	15,2 %
3. Caoutchouc (manuf.)	1.480.000 —	34.000 —	1,7 %
4. Verre de différentes sortes (1 caisse = 15 pouds) .....	440.000 caisses	28.000 caisses	13 %
5. Allumettes (1 caisse = 1.000 boîtes)...	3.650.000 pouds	310.000 pouds	16 %
6. Tabac, tabac à priser	4.300.000 —	380.000 —	17,7 %
7. Alcool .....	38.500.000 —	1.930.000 —	5 %
		(pour 1919/20)	pour l'année

8. Sucre (y compris l'Ukraine) .....	105.000.000 —	4.737.000 —	4,5 %
		(pour 1919/20)	
9. Amidon (brut).....	13.200.000 —	1.042.000 —	7,8 %
		(pour 1919/20)	
10. Houille (y compris l'Ukraine et la Sibérie) .....	1.800.000.000 —	225.000.000 —	25 %
11. Naphte (Caucase et Emba) .....	600.000.000 —	100.000.000 —	33 %
12. Cuivre (Exploitation)	1.330.000 —	330.000 —	50 %
		pas tout à fait	pas tout à fait
13. Manganèse (y compris l'Ukraine)...	17.000.000 —	—	—
14. Plomb (y compris le Caucase et la Sibérie) .....	100.000 —	—	—
15. Zinc (y compris le Caucase) .....	200.000 —	—	—
16. Platine .....	300 —	50 —	33 %
17. Or et argent.....	4.000 —	240 —	12 %
18. Soufre .....	3.500.000 —	700.000 —	40 %
		moins que	
19. Magnésie .....	4.000.000 —	1.000.000 —	25 %
		plus de	
20. Minerai fer chromé	1.500.000 —	500.000 —	30 %
21. Minerai de fer (non compris la Crimée, y compr. l'Ukraine)	530.000.000 —	32.000.000 —	12 %
		environ	
22. Fer brut (y compris l'Ukraine) .....	257.000.000 —	30.000.000 —	24 %
23. Coton .....	20.000.000 —	4.000.000 —	20 %
	(en 1915)	(en 1919)	
24. Fer et acier (y compris l'Ukraine)....	220.000.000 —	4.500 —	4 %
25. Dérivés du coton (Fil)	19.800.000 —	330.000 —	3 %
26. Lin (Surfaces semencées) .....	1.000.000 déciatines	536.000 déc. (en 1919)	50 %
27. Produits du Lin (Fil)	3.240.000 pouds	540.000 pouds	33 %
28. Acide sulfurique....	11.000.000 —	1.250.000 —	11,4 %
		(pour 1919)	
29. Soude (3/4. de l'Ukraine) .....	11.500.000 —	1.200.000 —	—
30. Sel à base de potasse du Caucase .....	1.600.000 —	—	—
31. Acide azotique.....	1.470.000 —	—	—
32. Huile végétale (y			

compris l'Ukraine, non compris le Cau- case, le Don, la Si- bérie) .....	23.000.000	—	500.000	—	4,3 %
33. Ciment .....	115.000.000	—	—	—	—
34. Objets fabriqués en bois .....	—	—	45.000.000	—	30 %
35. Farine (Industr. Mou- lins) .....	—	—	90.000.000	—	18 %
36. Matières minérales pour le fumage....	10.030.000	—	4.000.000	—	—
			(en 1916)		
37. Goudron raffiné (Tous produits) sans compter la Russie blanche .....	6.000.000	—	4.500.000	—	75 %
38. Savons et cires.....	20.867.000	—	291.000	—	2,8 %
39. Crayons (une grosse = 144 pièces)...	500.000 grosses	—	3.000 grosses	—	1,2 %

## Le plan d'exportation

Le Comité du Commerce extérieur a composé en avril le plan d'exportation suivant :

		Prêt à être expédié
Lin .....	1.500.000 pouds	50 %
Chanvre .....	600.000 —	40 %
Fourrures .....	7.000.000 pièces	100 %
Pétrole .....	10.000.000 pouds	100 %
Essence .....	5.000.000 —	100 %
Naphte brut et Mazout .....	8.500.000 —	100 %
Huiles à machines .....	3.000.000 —	100 %
Peaux de chèvres .....	1.000.000 pièces	—
Peaux de poulains .....	400.000 —	—
Cheveau russe .....	500.000 pieds carés	60 %
Crin de cheval .....	100.000 pouds	—
Soies de porcs .....	50.000 —	30 %

Cette exportation se fera par Riga et Reval. L'ordre et les conditions des échanges sont réglés par le Commissariat du Commerce extérieur.

## LES COMMANDES DE MATERIEL DE CHEMINS DE FER A L'ETRANGER

La Russie soviétiste a actuellement 1.700 locomotives commandées à l'étranger, dont 1.000 en Suède et 700 en Allemagne. Les premières seront livrées entre mai et août. Il a été commandé en Allemagne 35.000 bandages, 250 cheminées, etc... En Suède il a été commandé pour 500.000 couronnes de manches à eau, 4.000 tonnes de ce matériel sont déjà arrivées à Reval.

Des commandes ultérieures porteront sur 2.000 locomotives, 60 millions de couronnes de pièces détachées pour réparer les locomotives en Russie, 15 millions de couronnes de matériel pour remplacer les installations d'eau détruites par Denikine. En outre 4 à 5.000 locomotives russes seront réparées à l'étranger.

## LE COMBUSTIBLE A PETROGRAD

On peut juger par les chiffres ci-dessous de l'amélioration sensible de la situation dans le centre industriel de Petrograd.

Arrivages	Bois en wagons	Charbons par mille pouds	Naphte par mille pouds
Moyenne mensuelle du second semestre 1920 .....	3.500	460	460
Décembre 1920 .....	4.114	209	212
Janvier 1921 .....	8.067	383	409
Février 1921 .....	8.929	390	350
20 jours de mars .....	6.258	626	301

Il ne faut pas oublier les empêchements suscités par les événements de Cronstadt.

Cette amélioration générale a permis de reprendre le travail dans les usines fermées. La plupart des grandes usines fonctionnent actuellement.

Petrograd étant la région la plus atteinte par la crise du combustible, l'amélioration est donc significative pour le reste de la Russie.

## Bibliographie communiste

(Suite)

### ALLEMAGNE

1. *Die Rote Fahne* (Le Drapeau Rouge). Organe central du Parti Communiste allemand. Fondé par Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg. Berlin. Quotidien. Tirage : 50.000 exemplaires.
2. *Die Internationale* (L'Internationale). Journal du marxisme théorique et pratique. Fondé par Rosa Luxembourg et Franz Mehring. Bi-mensuel. Tirage : 5.000 exemplaires.
3. *Kommunistische Räte-Korrespondenz* (Courrier Soviétiste Communiste). Fondé en 1919. Organe du Comité Central du Parti. Paraît irrégulièrement. Tirage : 10.000 exemplaires.
4. *Die Kommunistin* (La Communiste). Organe du Parti Communiste Allemand. Berlin. Fondé en 1920. Editeur : Klara Zetkin. Paraît trois fois par mois. Tirage : 5.000 exemplaires.
5. *Der Pflug* (La Charrue). Hebdomadaire paraissant les dimanches et destiné aux ouvriers agricoles et aux petits propriétaires. Berlin. Fondé en 1919. Tirage : 7.000 exemplaires.
6. *Der Kommunistische Landarbeiter* (Le Cultivateur Communiste). Fondé le 15 mai 1920. Bi-mensuel. Tirage : 6.000 ex.
7. *Die K. P. D. Propaganda* (La Propagande). Edition du Comité Central du Parti. Tirage : 2.000 exemplaires.
8. *Der Kommunist* (Le Communiste). Périodique d'information pour le Wurtemberg. Stuttgart. Paraît 4 fois par semaine.
9. *Freiheit* (La Liberté). Organe du Parti pour la Hesse, la Hesse-Nassau et la Basse-Franconie. Hanau-sur-le-Mein. Fondé en 1919. Bi-hebdomadaire.
10. *Der Kommunist* (Le Communiste). Erfurt. Tirage : 4.900 ex. Ne paraît plus depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1920.
11. *Der Kämpfer* (Le Militant). Organe du Parti pour la Saxe. Chemnitz. Fondé en 1918. Quotidien. Tirage : 17.000 exemplaires.
12. *Freiheit* (La Liberté). Duisbourg. Tirage : 10.000 ex.
13. *Die Rote Fahne* (Le Drapeau Rouge). Mannheim. Tirage : 4.000 exemplaires.
14. *Neue Zeitung* (Le Nouveau Journal). Munich. Tirage : 15.000 exemplaires.
15. *Spartakus*. Edition du parti. Fondé en 1919. A paru, dans le courant des années 1919 et 1920, clandestinement et irrégulièrement.

16. *Mitteilungsblatt der K. P. D. des Industriebezirks Chemnitz-Erzgebirge-Vogtland* (Feuille d'information du Parti Communiste Allemand pour le rayon industriel de Chemnitz-Erzgebirge-Vogtland. Chemnitz. Fondé en 1919.
17. *Arbeiterpolitik* (La Politique Ouvrière). Hebdomadaire. Organe du socialisme scientifique et journal d'information pour les rayons nord et nord-est du Parti Communiste Allemand. Hambourg.
18. *Die Junge Garde* (La Jeune Garde). Organe central de la Jeunesse Socialiste Libre d'Allemagne. Fondé en 1918. Bi-mensuel. Tirage : 8.000 exemplaires.
19. *Jung-Proletarier* (Le Jeune Proletaire). Feuille d'information des groupes libres de la Jeunesse de la Bavière septentrionale et méridionale. Munich. Fondé en juin 1920. Mensuel.
20. *Der Kommunistische Gewerkschafter* (Le syndiqué communiste). Hebdomadaire pour le travail des communistes dans les syndicats et les conseils de production. Berlin. Fritz Hekker. Fondé le 8 janvier 1921.
21. *Kommunistische Randschau* (Revue Communiste). Berlin. Editeurs : Däumig, Geyer et Stöcker. A paru 2 fois par mois, d'octobre 1920 à janvier 1921.
22. *Schmiede* (La Forge). Hebdomadaire. Organe d'agitation et de propagande du Comité Central du Parti Communiste Unifié d'Allemagne. Berlin. Fondé le 14 janvier 1921.
23. *Die Internationale*. Organe du Parti Communiste Unifié de Berlin. A paru quotidiennement, du 8 au 31 décembre 1920.
24. *Die Rote Fahne des Ostens* (Le Drapeau Rouge de l'Est). Quotidien. Organe du Parti Communiste Unifié Allemand pour la Prusse Orientale. Königsberg. Fondé en 1920.
25. *Der Kommunist*. Organe du Parti Communiste Allemand pour le Wurtemberg. Stuttgart. Quotidien. Paraît depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1921, au lieu du *Der Sozialdemokrat*.
26. *Volkszeitung*. Organe du Parti Communiste Allemand Unifié. Augsburg. Rédacteur : Vendelin Thomas. Quotidien.
27. *Der Rote Kurier* (Le Courrier Rouge). Organe du Parti Communiste Unifié Allemand pour la Saxe Occidentale. Leipzig. Fondé le 1<sup>er</sup> février 1921.
28. *Ruhr. Echo*. Organe du Parti pour la Westphalie rhénane.
29. *Hamburger Volkszeitung*. Organe du Parti Communiste Allemand. Hambourg. Quotidien.
30. *Das freie Volk* (Le Peuple Libre). Organe du Parti Communiste Unifié Allemand. Dantzig. 1<sup>er</sup> février 1921. Était auparavant l'organe des indépendants.

31. *Bergische Arbeiterstimme* (La Voix des Mineurs). Solingen.
32. *Schlesische Arbeiterzeitung*. Feuille d'information du Parti Communiste Unifié Allemand. Breslau. Quotidien.
33. *Klassenkampf* (La Lutte de classes). Halle, A succédé, le 1<sup>er</sup> janvier 1921, au Volksblatt.
34. *Südwestdeutsche Arbeiterzeitung* (Gazette ouvrière de l'Allemagne du Sud-Ouest). Organe du parti pour la région de Francfort-sur-le-Mein.
35. *Rote Fahne*. Organe pour la région de Bade et Pfalz. Mannheim-Stuttgart. Fondé le 3 janvier 1921. Quotidien.
36. *Die Arbeit*. Organe théorique et pratique du mouvement de la jeunesse. Berlin. Fondé le 1<sup>er</sup> février 1921.

## GRANDE-BRETAGNE

*The Communist* (Le Communiste). Organe de la III<sup>e</sup> Internationale. Edité par le Comité Exécutif du Parti Communiste Londres. Fondé en juillet 1910. Hebdomadaire. Tirage : 60.000 exemplaires.

## FRANCE

1. *Bulletin communiste*. Organe du Comité de la III<sup>e</sup> Internationale. Paris. Fondé en mars 1920. Bi-hebdomadaire ; depuis le 1<sup>er</sup> avril 1920, hebdomadaire.
2. *La Revue Communiste*. Scientifique, politique et littéraire. Paris. Rédacteur : Charles Rappoport. Fondée en mars 1920. Mensuelle.
3. *Le Soviet*. Organe de la Fédération Communiste des Soviets (Section Française de l'Internationale Communiste, à Moscou). Paris. Fondé en mars 1920. Bi-mensuel.
4. *L'Avant-Garde ouvrière et communiste*. Organe officiel du Comité de l'Internationale Communiste de la Jeunesse. Paris. Bi-mensuel.
5. *L'Humanité*. Journal Socialiste. Paris. Quotidien.
6. *La Voix Paysanne*. Organe du Parti Socialiste (section française de l'Internationale Communiste). Paris. Edité par *L'Humanité*. Directeur : Jean Renaud ; secrétaire de la rédaction : Louis Bernard.
7. *Volktribune*. Organe pour la Lorraine. Etait édité auparavant à Dusseldorf. Paraît maintenant à Metz.
8. *Germinal*. Belfort. Fondé par Frossard.
9. *L'Internationale*. Quotidien communiste du soir. Rédacteur en chef : Daniel Renould.

10. *La Vie Ouvrière*. Hebdomadaire syndicaliste-révolutionnaire. Rédacteurs principaux : Pierre Monatte, M. Martinet, A. Rosmer.

## ESPAGNE

*El Comunista* (Le Communiste). Organe du Parti Communiste Espagnol. Madrid. Fondé le 1<sup>er</sup> mai 1920. Quotidien.

## ITALIE

1. *Il Comunista* (Le Communiste). Organe de la Fraction Communiste du Parti Socialiste Italien. Bologne. Secrétaire principal de la rédaction : Nicolas Bombacci. Fondé le 7 novembre 1920.
2. *L'Ordine Nuovo* (L'Ordre Nouveau). Quotidien communiste. Turin. Fondé le 1<sup>er</sup> janvier 1921.
3. *Il Soviet*. Organe de la fraction des communistes-abstentionnistes du Parti Socialiste Italien. Naples. Hebdomadaire.
4. *L'Operaio agricolo* (L'Ouvrier Agricole). Bi-hebdomadaire pour la préparation communiste. Turin. Fondé en janvier 1921.
5. *Avanguardia*. Organe de la Fédération Socialiste Italienne de la Jeunesse. Rédacteur : Nicolas Bombacci.
6. *Lavoratore* (Le Travailleur). Organe de la Fédération Communiste de la Vénétie méridionale. Trieste. Fondé le 3 février 1921.
7. *Il Comunista*. Organe central du Parti Communiste Italien. Milan. Fondé le 30 janvier 1921. Rédacteur : Luigi Repossi. Bi-hebdomadaire.
8. *Rassegna Comunista*. Revue bi-mensuelle du P. C. d'Italie.

## HOLLANDE

1. *De Tribune* (La Tribune). Journal révolutionnaire socialiste populaire. Organe du Parti Communiste des Pays-Bas. Amsterdam. Fondé en 1907. Rédacteurs : Van Ravestein et Wijncup. Hebdomadaire.
2. *De Nieuwe Tijd* (Le Nouveau Temps). Journal socialiste révolutionnaire. Bi-hebdomadaire. Rédacteurs : Henriette Roland-Holst, Antoine Pannecok, Van Ravestein.
3. *De Jonge Kommunist* (Le Jeune Communiste). Organe de l'Union Communiste de la Jeunesse. La Haye. Rédacteurs : Van Bern et Dollemak. Mensuel.
4. *De Voorbode* (Le Précurseur). Organe des ouvrières.

## BELGIQUE

*L'Ouvrier Communiste*. Bruxelles. Fondé le 1<sup>er</sup> mars 1920. Bi-mensuel.

## LUXEMBOURG

*Der Kampf* (La Lutte). Organe du Parti Communiste Luxembourgeois (Section de la III<sup>e</sup> Internationale). Luxembourg. Fondé en janvier 1921. Hebdomadaire.

## SUISSE

1. *Neue Ordnung* (L'Ordre Nouveau). Organe officiel du Parti Communiste Suisse (Section de la III<sup>e</sup> Internationale). Berne. Fondé en octobre 1920. Paraît 3 fois par semaine.

2. *Der Kommunist* (Le Communiste). Edition du Parti Communiste Suisse. Winterthur. Tirage : 2500—4000 ex. Fondé en 1919.

3. *Bieler Vorwärts*. Organe du Parti Communiste Suisse. Bielle. Bi-hebdomadaire. A été remplacé par *Neue Ordnung* (V. n. 1).

4. *Der Kämpfer* (Le Militant). Zurich. Fondé le 11 janvier 1921. Rédacteur en chef : Hifz Bay.

5. *Basler Vorwärts*. Quotidien Communiste. Fondé en février 1921. Organe officiel de la gauche socialiste du Parti Suisse et de l'Union Ouvrière de Bâle. Bâle.

6. *Le Phare*. Organe officiel de la III<sup>e</sup> Internationale pour la Suisse Romande. La Chaux-de-Fonds. Fondé en 1919. Mensuel. Rédacteur : Jules Humbert-Droz.

7. *Neue Jugend* (La Jeunesse Nouvelle). Organe de la Jeunesse Communiste Suisse. Bâle. Bi-mensuel.

8. *L'Avant-Garde*. Organe officiel pour la Suisse Romande. Quotidien. Genève.

## DANEMARK

1. *Arbejdet* (Le Travail). Organe de la gauche du Parti Socialiste Danois. Du 1<sup>er</sup> décembre 1919 jusqu'au 10 avril 1920, hebdomadaire ; depuis le 10 avril 1920, quotidien.

2. *Fremad* (En Avant !). Organe de l'Union de la Jeunesse. Copenhague. Bi-mensuel.

## SUEDE

1. *Norrskensflamman* (L'Aurore Boréale). Luleå. Quotidien. Organe de la gauche du Parti Socialiste Suédois.

2. *Västerbottens Folksblad* (Le Journal Populaire de Västerbotten) Umeå. En 1919 paraissait trois fois par semaine, actuellement chaque jour.

3. *Nya Norrland* (Le Nouveau Norrland). Sollefteå. Quotidien.

4. *Politiken* (La Politique). Stockholm. Quotidien.

5. *Skånes Folksblad* (Le Populaire de Skåne). Trelleborg. Au

début, hebdomadaire ; depuis le commencement de l'année 1920, paraît trois fois par semaine.

6. *Hälsinge Kuriren* (Le Courrier de Hälsinge). Bollhäs. Bi-hebdomadaire.

7. *Dalarnes Folksblad* (Le Populaire du Dalarne). Burlänge. Bi-hebdomadaire.

8. *Ofre Dalarnes Tidning* (Le Journal du Dalarne). Mora. Bi-hebdomadaire.

9. *Nya Värmland* (Le Nouveau Värmland). Karlstad. Bi-hebdomadaire.

10. *Västmanland* (Le Västmanland). Westeras. Bi-hebdomadaire.

11. *Ostgöta Folket* (Le Peuple d'Ostgöta). Linköping. Bi-hebdomadaire.

12. *Inlandet* (La Patrie). Ostersunde. Hebdomadaire.

13. *Medelpads Kuriren* (Le Courrier du Medelpad). Bollnäs. Hebdomadaire.

14. *Sörmlands Folksblad* (Le Populaire de Sörmland). Eskilstuna. Au début, bi-hebdomadaire ; dans la suite, quotidien. A cessé de paraître au début de 1920.

15. *Orebro Läns Folksblad* (Le Populaire d'Orebro). Orebro. Hebdomadaire.

16. *Västsvenska Kuriren* (Le Courrier de la Suède Occidentale). Göteborg. Hebdomadaire.

17. *Norra Smaland* (Le Smaland Septentrional). Huskvarna. Hebdomadaire.

18. *Blekinge-Kuriren* (Le Courrier du Bleking). Ronneby. Hebdomadaire.

19. *Revontulet* (L'Aurore Boréale). Luleå. Bi-hebdomadaire paraissant en finnois.

Le tirage des éditions précitées se monte à 80.000 exemplaires.

20. *Stormklockan* (Le Tocsin). Organe officiel de l'Union de la Jeunesse. Stockholm. Rédacteur : Z. Höglund. Hebdomadaire.

21. *Fram* (En Avant !). Organe officiel de l'Union de la Jeunesse.

22. *Röda Röster* (Les Voix Rouges). Organe de l'Union des ouvrières. Stockholm.

23. *Zimmerwald*. Journal socialiste. Stockholm.

24. *Den Tyste Kamraten* (Le Camarade Muet). Organe des sourds-muets. Stockholm.

Le tirage de ces cinq dernières éditions, qui défendent la plateforme du Parti, atteint 32.000 ex.

## NORVEGE

(Parti Ouvrier Norvégien)

1. *Social-Demokraten* (Le Social-Démocrate). Christiania. Rédacteur : Olaf Sheflow. Quotidien.
2. *Arbeidet* (Le Travail). Bergen. Rédacteur : Sverry Krog. Quotidien.
3. *Ny Tid* (Le Nouveau Temps). Trondhjem. Rédacteur : Alfred Madsen. Quotidien.
4. *Premier Mai*. Stavanger. Rédacteur : Andreas Hansen. Quotidien.
5. *Fremtiden* (Le Progrès). Drammen. Rédacteur : Torheyer. Vrox. Quotidien.
6. *Smaalen Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate de Smaalen. Frederikstad. Rédacteur : P. Moe Kohansen. Quotidien.
7. *Bratsberg-Demokraten* (Le Démocrate de Bratsberg). Skien. Rédacteur : Eyvind Reyersen. Quotidien.
8. *Sorlandets Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate du Serland). Christiansand. Rédacteur : Ola Soïdberg. Quotidien.
9. *Demokraten* (Le Démocrate). Hamar. Rédacteur : Alfred Aakermann. Quotidien.
10. *Nybrot* (La Nouvelle Lutte). Laurvik. Rédacteur : A. Eyness. Quotidien.
11. *Vestfold Arbeiderblad* (Le Journal Ouvrier du Vestfold). Tønsberg. Rédacteur : Ole Eysang. Quotidien.
12. *Tiden* (Le Temps). Arendal. Rédacteur : Karl Gorily. Quotidien.
13. *Glomdalens Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate du Glomdal). Kongsvinger. Rédacteur : Waldemar Karlsen. Quotidien.
14. *Tidens Krav*. (Les Exigences du Temps). Christiansund. Rédacteur : B. Jacobsen. Quotidien.
15. *Ny Dag* (Le Nouveau Jour). Gjøvik. Rédacteur : Nilye Edgar. Quotidien.
16. *Haugesunds Folkeblad* (Le Populaire de Haugesund). Haugesund. Rédigé par le Comité du Parti. Bi-hebdomadaire.
17. *Daggry* (L'Aurore). Vormen. Rédacteur : Ole Bakke. Paraît trois fois par semaine.
18. *Osterdalens Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate de l'Osterdal). Elverum. Rédacteur : Olaf Seter. Paraît trois fois par semaine.
19. *Arbeidets Ret* (Les Droits du Travail). Rodø. Rédacteur : Isne Galoen. Paraît trois fois par semaine.
20. *Nordlands Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate du Nordland). Bodø. Rédacteur : Harald Haloen. Paraît trois fois par semaine.

21. *Folkevildjen* (La Volonté du Peuple). Harstad. Rédacteur : Alfred Skar. Paraît trois fois par semaine.
  22. *Nordlys* (L'Aurore Boréale). Tromsø. Rédacteur : Peder Kosmoli. Paraît trois fois par semaine.
  23. *Fremover!* (En Avant!). Narvik. Rédacteur : Axel Olsen. Paraît trois fois par semaine.
  24. *Namdalens Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate du Namdal). Namsos. Rédacteur : Johanness Eyde. Paraît trois fois par semaine.
  25. *Akershus Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate d'Akershus). Lillestrøm. Rédacteur : August Iversen. Paraît trois fois par semaine.
  26. *Högfos og Opl Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate de Högfos et d'Opl). Högfos. Rédacteur : Yergen Ton. Paraît trois fois par semaine.
  27. *Folkets Frihet* (Le Peuple Libre). Kirkeness. Rédacteur : Martin Gjesness. Bi-hebdomadaire.
  28. *Helg Fremtid* (Le Progrès de Helgs). Ranene. Rédacteur : P. Knutson. Bi-hebdomadaire.
  29. *Vestfinn Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate du Vestfinn). Hammerfest. Rédacteur : Andreas. Bi-hebdomadaire.
  30. *Uttrendelagens Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate de l'Uttrendelag). Orkedalsören. Rédacteur : Martin Fose. Bi-hebdomadaire.
  31. *Gudbrandsdalens Soc.-Dem.* (Le Social-Démocrate du Gudbrandsdal). Lillehammer. Rédacteur : O. Rossoff. Bi-hebdomadaire.
  32. *Det 20-nde Aarhundrede* (Le XX<sup>e</sup> Siècle). Rédacteur : Arvid Hansene.
  33. *Kvinden* (La Femme). Organe de l'Union Féminine du Parti Ouvrier.
  34. *Klassekampen* (La Lutte des Classes). Organe de l'Union de la Jeunesse Sociale-Démocrate Norvégienne. Christiania. Hebdomadaire.
- Outre les organes précités du Parti, nous mentionnerons les périodiques suivants sympathisant au Parti :
35. *Intrødel Social-Demokraten* (Le Social-Démocrate de l'Intrødel). Levanger. Rédacteur : H. Hallan. Paraît trois fois par semaine.
  36. *Folkets Rost* (La Voix du Peuple). Askim. Rédacteur : Sverry Hvertholm. Paraît trois fois par semaine.
  37. *Hardanger Social-Demokraten* (Le Social-Démocrate du Hardang). Odda. Rédacteur : Edv. Järstad. Paraît trois fois par semaine.

38. *Finmarken*. Vardö. Rédacteur : Jon Andro. Bi-hebdomadaire.

39. *Sogns Social-Demokraten* (Le Social-Démocrate du Sogn). Laerdal. Rédacteur : Erik Nordberg. Bi-hebdomadaire.

40. *Follo Social-Demokraten* (Le Social-Démocrate du Follo). Dröbak. Rédacteur : A. Chr. Volte. Bi-hebdomadaire.

41. *Moss Social-Demokraten* (Le Social-Démocrate de Moss). Moss. Rédacteur : Arnö Magnussen. Bi-hebdomadaire.

42. *Folkets Ret* (Les Droits du Peuple). Molde. Rédacteur : J. Dale. Hebdomadaire.

43. *Romerikes Blad* (La Feuille du Romerik). Jesseim. Rédacteur : M. J. Halvorsen. Bi-hebdomadaire.

#### FINLANDE

(Parti Communiste Finnois.)

1. *Wapaus*. Pétrograd. Fondé en 1918 ; en 1920, a passé du Parti au Bureau Central des organisations finnoises près le P. C. R. Quotidien.

2. *Kumous* (La Révolution). Pétrograd. Fondé en 1918. Édité actuellement par le Bureau Central des organisations finnoises près le P. C. R.

3. *Punainen Lippu* (Le Drapeau Rouge). Paraissait illégalement en Finlande. Actuellement ne paraît plus.

4. *Proletaari* (Le Proletaire). Quotidien. Fondé le 26 novembre 1920. Paraît illégalement.

5. *Wiesti* (Le Courrier). Revue. Stockholm. Fondé en 1918.

#### LETTONIE

1. *Zinia* (La Lutte). Organe Central du Parti Communiste Letton ; de 1919 à 1920, paraissait illégalement et tirait à 7.000 exemplaires.

2. *Bulletin du Comité Central*. Paru deux numéros. Tirage : 1.000 ex.

3. *Le Communiste*. Organe illégal du Comité du Parti de Libau. Paru 38 numéros. Tirage : 2.000 ex.

4. *La Lutte des Journaliers*. Organe illégal du Comité du Parti de Libau. Paru un numéro.

5. *Bulletin du Comité de Libau*. Paru 5 numéros. Tirage : 1.000 ex.

6. *Spartacus*. Organe illégal de l'organisation de Riga. Paru 3 numéros. Tirage : 3.000 ex.

7. *Le Tirailleur Rouge*. Organe illégal de l'organisation militaire de Libau. Paru 5 numéros. Tirage : 3.000 ex.

8. *Le Jeune Spartacien*. Organe de l'Union de la Jeunesse. Paru un numéro. Tirage : 1.000 ex.

A suivre

## Nécrologie

MICHEL CERKEZ

Dans notre précédent numéro, nous avons eu le regret d'annoncer la mort, à Bellevue, de notre ami Michel Cerkez, le co-fondateur de la Revue Communiste.

Michel Cerkez fut de cette élite intellectuelle et morale, qui, tout en appartenant à la classe privilégiée, a rompu avec notre société, qu'elle connaît trop bien pour ne pas la mépriser et ignorer sa perte imminente. Sa seule ambition était de servir la cause communiste, sans rien lui demander. Il est mort à l'âge de 49 ans. Né à Bârlad (Roumanie), il a fait ses études au lycée de cette ville, puis à la Faculté de Bucarest.

Il est entré dans le mouvement à l'âge de 17 ans. Il était lié avec tous les chefs du mouvement socialiste, ensuite, communiste de Roumanie. Pendant l'occupation allemande, malgré les dangers, sa maison fut le lieu de réunion de tous les socialistes. Après la Révolution d'Octobre-Novembre, il se rangea immédiatement du côté du régime des Soviets. Il condamna sévèrement toute déviation opportuniste. Sa critique du gouvernement roumain et de ses tentatives d'intervention contre le régime soviétique fût impitoyable. Il s'indignait des représailles sauvages de son gouvernement contre les communistes roumains.

Cerkez vivait retiré et menait une vie toute de labour et d'étude. Je ne le connus, que le jour, — il y a deux ans — où il est venu spontanément m'offrir son concours, pour fonder la Revue Communiste. Tout à nos idées, il n'aimait pas beaucoup parler de lui-même. En voici cependant un souvenir curieux. A plusieurs reprises, il m'a raconté un fait bien caractéristique pour le personnel gouvernemental roumain.

Pendant les derniers troubles en Roumanie, plusieurs per-

sonnages, occupant actuellement de hautes fonctions gouvernementales, étaient venus le trouver pour proposer au Parti socialiste, de se débarrasser, par n'importe quel moyen, du roi, au profit d'un Parti bourgeois. Michel Cerkez, mettant tous les Partis bourgeois, dans le même sac à jeter dans le Danube, refusa, d'accord avec ses amis, de faire servir le Parti socialiste aux ambitions des terroristes bourgeois et arrivistes.

Le Parti communiste roumain et l'Internationale Communiste a perdu en Michel Cerkez, un de ses plus nobles serviteurs.

Ch. RAPPOPORT.

## TABLE DES MATIÈRES DU TOME III

MARS 1921. — N° 13

<i>La théorie de la valeur de Karl Marx</i> .....	Ch. Rappoport.
<i>La question paysanne en Italie</i> .....	Jacques Mesnil.
<i>La faillite des suffragettes</i> .....	Alix Guillaïn.
<i>La situation internationale et intérieure de la République soviétiste</i> .....	Lénine.
<i>Les problèmes économiques de la Russie soviétiste</i> .....	Nuntius.
<i>Frédéric Engels et la tactique communiste (Extraits des lettres inédites)</i> .....	Fr. Engels.
<i>Les conséquences économiques de la guerre</i> ..	Ch. R.
<i>La vie économique sous le régime des Soviets. A travers la presse soviétique.</i>	
<i>Mouvement international (Espagne, Etats-Unis).</i>	
<i>Revue des Livres</i> .....	Ch. R.

AVRIL 1921. — N° 14

<i>La Crise italienne</i> .....	Jacques Mesnil.
<i>Les Conséquences économiques de la guerre</i> ..	Ch. Rappoport.
<i>Les Causes sociales de la chute de Wilson</i> ..	Spectator.
<i>Le Génie du Rhin</i> .....	Georges Sorel.
<i>Les Variations des salaires</i> .....	Julian Borchardt.
<i>Le Traité de paix entre la Russie, l'Ukraine et la Pologne.</i>	
<i>Sous le Régime des Soviets. La vie économique.</i>	
<i>Le Mouvement communiste international (Espagne, Indo-Chine).</i>	
<i>Revue des Livres</i> .....	G. Sorel, L. Péro, Ch. R.

MAI 1921. — N° 15

<i>Comment la Révolution française fut une grande Révolution sociale</i> .....	C.-E. Labrousse.
<i>Les I. W. W. et la Révolution sociale</i> .....	Spectator.
<i>Le Communisme et la Corée</i> .....	Hetza.

- Le III<sup>e</sup> Congrès de la III<sup>e</sup> Internationale.*  
(Lettre du Comité Exécutif de la III<sup>e</sup> Internationale à tous les partis communistes.)
- Les Problèmes du III<sup>e</sup> Congrès de la III<sup>e</sup> Internationale* ..... Ch. Rappoport.
- Les Causes de l'échec de la Révolution finlandaise* ..... Une Finlandaise.
- Frédéric Engels* ..... Alix Guillain.
- Le Mouvement communiste en Suisse* ..... Promachos.
- Le Congrès mondial de l'Internationale Communiste des Jeunes.*  
*Sous le régime des Soviets. La vie économique.*
- Le Mouvement communiste international : Indochine* ..... Nguyễn Ai Quáo.
- Bibliographie Communiste.*

## JUN 1921. — N° 16

- La Révolution russe et la marche au Communisme* ..... Antoine Duret.
- Un Document inédit de Frédéric Engels.*
- Le Danger d'une réduction générale des salaires en Allemagne* ..... Julien Borchardt.
- Les Conséquences économiques de la guerre.*
- L'Impôt en nature* ..... Ch. Rappoport.
- Le « Socialisme révolutionnaire » et la Contre-Révolution.* (Une lettre de Victor Tchernoff.) ..... N. Lénine.
- La Crise du Parti communiste allemand*.... Karl Radek.
- A travers les Livres*..... Georges Sorel.
- Une Revue communiste polonaise*..... La Rédaction.

## JUILLET 1921. — N° 17

- Le Fascisme italien* ..... Ardito Rosso.
- Le Mouvement révolutionnaire aux Etats-Unis* ..... Spectator.
- La tactique du Parti communiste allemand*.. L. Révo.
- Une Leçon de stratégie révolutionnaire au Congrès de Moscou*..... Ch. Rappoport.
- Le Travail et l'Emancipation de la Femme*.. Marthe Bigot.
- Le III<sup>e</sup> Congrès de la III<sup>e</sup> Internationale.*
- A travers les Livres*..... G. Sorel.
- Nécrologie* ..... La Rédaction.

## AOÛT-SEPTEMBRE 1921. — N° 18-19

- La lutte pour le marché mondial*..... Julian Borchardt.
- L'Art sous le Régime des Soviets (Isidora Duncan)* ..... Lounatcharsky.
- Une lettre de Moscou* ..... Isidora Duncan.
- Autour de la bataille révolutionnaire*..... Ch. Rappoport.
- Les résultats du Congrès de Ténia*..... L. Révo.
- Les Problèmes de la Révolution*..... Promachos.
- La situation italienne (Lettre d'Italie)*..... Ardito Rosso.
- Mouvement international :
- Le mouvement révolutionnaire de l'Inde*.... Nguyễn Ai Quáo.
- Espagne. — La fin du nationaliste catalan*.. Prados.
- Extrême-Orient* ..... Hetza.
- A travers les livres*..... G. Sorel, A. D., L. Péro.
- La Vie économique en Russie soviétique.*
- Bibliographie communiste.*
- Nécrologie* ..... Ch. Rappoport.

# L'Internationale Communiste

Organe du Comité exécutif de l'Internationale communiste  
paraît en 4 langues (russe, français, allemand et anglais)

**Pétrograd, Smolny, 58**

Rédaction : Cabinet de Zinowiev

---

*SOUSCRIVEZ DES AUJOURD'HUI*

*à la Collection complète*

DE LA « REVUE COMMUNISTE »

PREMIÈRE ANNÉE. TOME I-II

N<sup>os</sup> 1-12

Les deux volumes forment une source de documentation communiste inestimable et sans précédent, pour tous les militants, les sociologues...  
Tous ceux qui sont avides

D'APPRENDRE

y trouveront matière  
à enseignement.

*Malheureusement, nous ne disposons que d'un  
nombre restreint de collections.*

*Envoyez-nous SANS TARDER votre souscription.*

Prix de la collection de 12 fascicules non reliés :  
25 francs. — Franco 26 fr. 50

1 collection, reliure élégante, 2 forts volumes in-8° :  
38 francs. — Franco 40 francs

---

*Le Gérant: CH. RAPPOPORT*

---

Imp. de la Sté M<sup>me</sup> d'Édition, 95, rue Oberkampf, Paris

Vient de paraître

# La Révolution Mondiale

par CHARLES RAPPOPORT

Introduction de l'auteur. — Production et Socialisme. — Où sont les responsabilités. — La psychose nationaliste et la paix mondiale. — Qu'est-ce qu'une Révolution? — Recrutement et Révolution. — Sommes-nous prêts? — Guerre et Révolution. — Les forces révolutionnaires. — La guerre a-t-elle augmenté les chances de la victoire socialiste. — Conditions favorables au socialisme. — Les cataplasmes réformistes et la guerre mondiale. — Comment se fera la Révolution sociale. — La guerre comme argument pour le socialisme. — Conditions techniques et conditions humaines. — Révolution et réformes. — Le verbalisme réformiste. — Les deux méthodes. — La Révolution allemande. — La méthode diplomatique. — Vers la Troisième. — Le miracle bolchevik. — La victoire de la réaction capitaliste. — La sottise nationaliste. — La bêtise au pouvoir. — Le père de la victoire à la Pyrrhus et ses enfants. — Un état d'esprit inquiétant. — La vraie question. — Nouvelle ère? Non. Nouvelle méthode? Oui. — Une société en déliquescence. — Où est le parti socialiste. — Reconstructeurs-Destructeurs. — La folie intégrale. — Le Congrès de Strasbourg. — En écoutant M. Kerensky. — Il y a or et or. — Oui, il y a complot. — D'où vient l'audace de M. Millerand? — La République bourgeoise est née le 4 septembre d'une dictature. — Diplomatie et Révolution. — L'adhésion oblige. — Dictature de trahison et de bêtise. — Syndicalisme et Révolution. — La Participation économique. — Socialisme et Syndicalisme. — Révolution et bonnes manières. — Les ennemis de la Révolution. — Unité et discipline. — Les masses et les chefs. — Propagande. — Les Martyrs de l'opportunisme.

Prix : 4 fr. 50, Franco : 5 francs.

Adresser demandes et mandats à **Ch. RAPPOPORT**, 17, rue Grange-Batelière.